

BRABANT

L'HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES

« Les vieilles maisons lui plaisaient, parce que les pierres avaient pour lui un langage ».

Anatole France, *Monsieur Bergeret à Paris*.

par Marcel VANHAMME

LE Brabant possède des Hôtels de Ville remarquables et variés: il n'en offre point de plus impressionnant que celui de Bruxelles. Placé dans le puissant souffle de l'histoire, le prestigieux bâtiment est bien plus qu'un admirable agencement de pierres sculptées: une poésie, nue et mélancolique, s'y étale sous les yeux des touristes.

POUR SERVIR D'INTRODUCTION:
UNE LÉGENDE PERSISTANTE

Dans son *Conducteur de Bruxelles et ses environs*, ouvrage paru en 1824, J. Gautier rapporte que « l'architecte à qui nous devons l'Hôtel de Ville, en voyant que la porte d'entrée n'était pas au milieu s'est, dit-on, pendu dans un accès de désespoir ». Ce conte s'amplifia. Un moine bogard — dont le couvent se trouvait non loin du Marché — trancha, assure-t-on, la corde qui étranglait le désespéré, encore brûlant de fièvre. Il lui sauva la vie et le décida à finir ses jours en religion.

La rue Charles Buls actuelle — qui relie la Grand-Place à la rue de la Violette, à la rue de l'Amigo et à la rue de l'Etuve — s'appelaît, jadis, rue de l'Etoile, déformation, dit-on, de rue de l'Étole. Elle rappelait l'intervention du moine qui, voyant le pendu en agonie, s'empressa de couper le lien fatal et de jeter son étole au cou de l'infortuné afin de conjurer l'Esprit du mal, Le Diable, qui s'était déjà emparé de l'âme de sa victime, s'enfuit épouvanté.

Tout autre est l'aventure humaine de Jean van Ruysbroeck.

A L'HEURE OÙ BRUXELLES S'ÉVEILLAIT

Le futur architecte naquit à la fin du quatorzième siècle. Les bourgeois de Bruxelles vivaient alors en sécurité derrière les solides remparts de la seconde enceinte murale et, à peine rétablis des secousses de la guerre de succession de Brabant, goûtaient pleinement à des bonheurs nouveaux. La cité paraissait un vaste jardin planté de vergers et de bouquets d'autres arbres. La vallée de la Senne — gâchée d'eau pourrissante — n'était guère accueillante à l'habitat humain. Malgré ces disgrâces, les habitations ne cessaient de se multiplier. Les étrangers de passage parlaient d'un Bruxelles savoureux.

La ville brille dans les souvenirs du poète champenois Eustache Deschamps. Enchanté par les vins du Rhin que l'on servait dans les auberges bruxelloises, il rêva longtemps des filles gaillardes de chez nous, des chapons fins, des faisans et des canards servis à sa table. Deschamps évoqua la douceur des lits brabançons et témoigna de la franche courtoisie des gens de cette accueillante localité. Dans son décor de prairies humides où dormaient des grappes de maisons, le plus souvent de bois, vingt étuves défatiguaient les hommes lassés et offraient aux autres les joies les plus naturelles. Pour les bourgeois nantis, sans ces

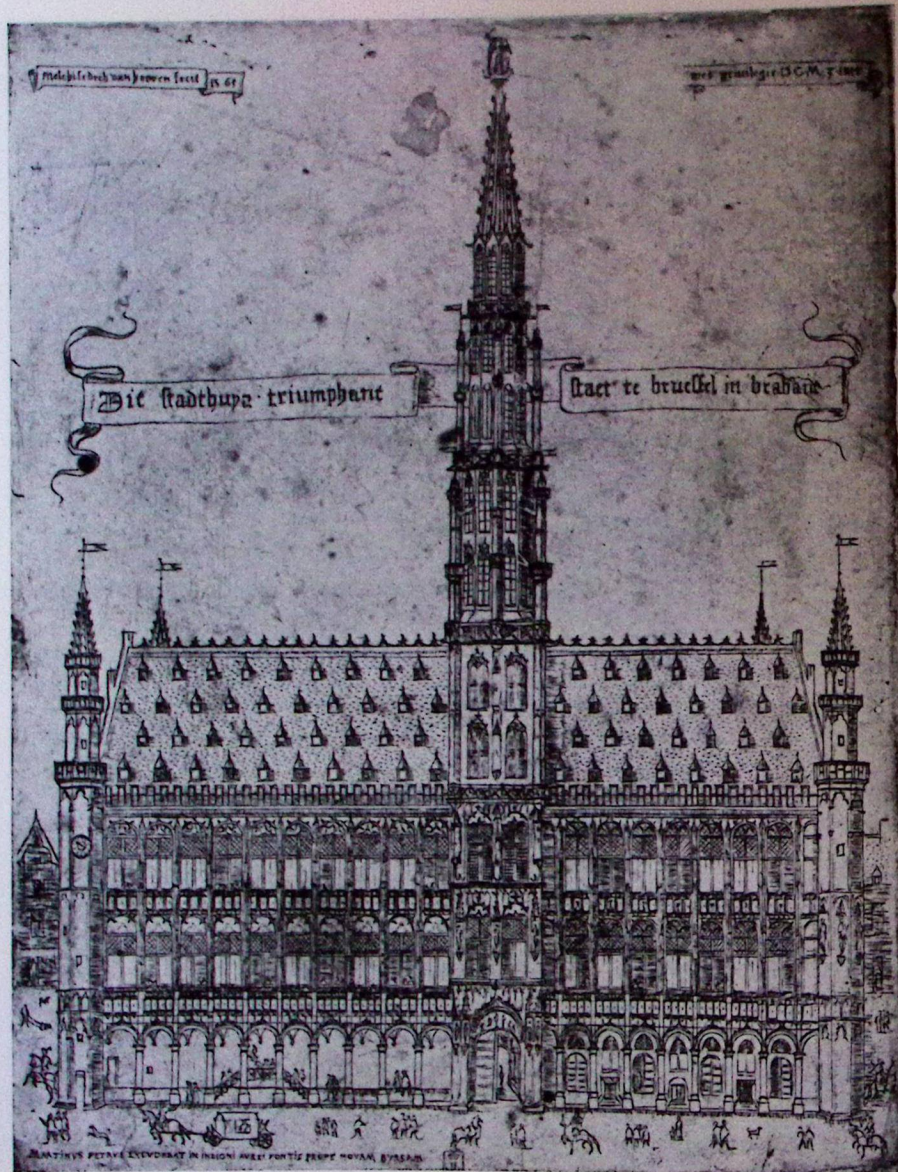
établissements, la vie n'était rien: tous les témoignages d'époque concordent. En dehors de ces heures d'oubli, s'égrenaient les longues journées besogneuses.

UNE DYNASTIE DE TAILLEURS DE PIERRES

Un membre de la famille travaillait la pierre dans le quartier de la Chapelle, vers 1360. Cinquante ans plus tard, on connaissait des van Ruysbroeck à proximité du Béguinage, rue de Laeken. Jean dut fréquenter les chantiers de construction de la ville. Il vit s'élever des colonnes et des ogives de pierres et suivit le travail des tailleurs d'images. En compagnie des charpentiers, il apprit à sonder la dureté des chênes antiques. Des récifs de toits se multipliaient rapidement au long des marais bordant la Senne.

LE PRINTEMPS DE BRUXELLES

Le destin souriait à la cité, encore au berceau. Louvain tirait ses chaînes et sombrait lentement dans des conflits politiques et sociaux. La noblesse de cour entourait le duc, qui résidait habituellement en son palais du Coudenberg. Le commerce de luxe — celui des armes et l'industrie drapière — florissait. La conjoncture économique favorisait le développement de Bruxelles. Les constructions, encouragées par le Magistrat de la ville, se multipliaient. Les bâtiments primitifs abritant les services administratifs de



JEAN VAN RUYSBROECK PARTICIPA A LA
REVOLUTION DEMOCRATIQUE DE 1421

Il faisait partie de la corporation des *Quatre couronnés*, groupant les gens des métiers du bâtiment. En ce début de siècle, la plèbe aspirait à participer à la gestion communale. La vague contestataire se faisait d'autant plus violente que les membres des sept ligna-

ges étaient divisés et que, d'autre part, des mystiques tenaient dans les lieux publics certains propos visant à détruire les fondements de la société traditionnelle. De plus, deux factions rivales — les Heetvelde, soutenus par les métiers, et les Lombeek, défendus par les patriciens — se déchiraient sans merci. A la fin de l'année 1418, les

relations entre le duc de Brabant, Jean IV, et Bruxelles s'étaient profondément détériorées. Le duc mal-aimé, inquiet, quitta, dans la nuit du 3 septembre 1420, sa résidence du Coudenberg pour se réfugier à Bois-le-Duc. Sur ces entrefaites, l'ambitieux comte de Saint-Pol, frère du fugitif, fut reconnu *ruwaert* — c'est-à-dire *régent* — du

duché.

Vaincus par leurs dissensions, les groupements privilégiés allaient subir la loi de la plèbe triomphante.

La révolution démocratique éclata le 27 janvier 1421: de nombreux patriciens y perdirent la vie. Le 31, les émeutiers pénétrèrent avec violence dans l'Hôtel de Ville: parmi eux on reconnaissait Jean van Ruysbroeck. Sa carrière prit, de ce fait, son envolée d'un Bruxelles des barricades. Les poings plébéiens ne s'ouvrirent que plusieurs jours plus tard. Le calme revenu dissipa l'ombre des mauvais rêves et les fantômes des suppliciés.

Les hommes du moment se nommaient Egide Daneels, un teinturier; Pierre Beynoot, un chaudronnier; Lambert de Costere, un forgeron; Pierre de Bolenbeke, un maçon; Jean de Mensen, Michel Mabert et Jean van Ruysbroeck. La plèbe accédait, par le sang et le feu, aux charges communales tant convoitées. Un tailleur de pierres, Jean Cooman, assumait une des deux charges de bourgmestre. Jean van Ruysbroeck devint conseiller des métiers. Un magnifique avenir professionnel s'ouvrait parallèlement à son ambition politique.

LES MAINS SUR LES CARTES DE LA RÉUSSITE

La plèbe triomphante accédait à l'administration des hôpitaux, dont la direction relevait jusqu'ici uniquement de la tutelle du patriciat. Jean van Ruysbroeck, en 1426, figura parmi les administrateurs de l'Hospice Terarken, rue des Douze Apôtres.

Conseiller plébéien, il fut confirmé dans ces fonctions en 1448 et siégea aux côtés de son ami Cooman. Dès 1429, il assumait des charges d'échevin à Vilvorde.

La plus ancienne représentation connue de l'Hôtel de Ville de Bruxelles — Gravure de Melchizedech van Hooren — 1565 (Cabinet des Estampes - Bruxelles).

En haut: La Grand-Place de Bruxelles en « miroir » pour la projection de vues d'optique (Leizel - Collection des Prospects ± 1785). Au centre: L'Hôtel de Ville de Bruxelles (Bergmuller - Collection des Prospects ± 1780). Ci-contre: La Grand-Place de Bruxelles (Roeland-Probst ± 1790).





Tympan du portail (façade Nord) de l'Hôtel de Ville avec, de gauche à droite, saint Sébastien, saint Christophe, saint Michel, saint Georges et saint Géry, encadrés par des statues renouvelées des huit prophètes dont les originaux (fin du XIVe siècle) sont conservés au Musée Communal de Bruxelles.

En 1443, Jean livra un puits sculpté, orné de personnages, à Notre-Dame d'Audenaerde. Il travailla à la collégiale de Sainte-Gudule et, probablement, au chœur de Saint-Pierre d'Anderlecht, dont il aurait tracé des plans.

Les souvenirs atroces de 1421 dormaient-ils encore dans sa mémoire? Avait-il tiré le rideau sur le temps des torches enflammées? Quoi qu'il en soit, le 23 janvier 1449, Jean van Ruysbroeck, dit van den Berghe, prêtait serment au titre d'architecte chargé de la construction de la tour de l'Hôtel de Ville, sur la place du Marché. Il promettait solennellement de respecter fidèlement les conditions d'entreprise et de mener à bonne fin les différents travaux envisagés. Le contrat stipulait que van Ruysbroeck conseillerait au mieux les receveurs de la ville, veillerait à la qualité des pierres utilisées, aux soins de la main-d'œuvre, aux

heures de travail des ouvriers. Il promettait de rester — pour la durée de l'engagement — à l'intérieur des murs de la cité; éventuellement, moyennant préavis, il pourrait s'absenter un jour et une nuit. L'architecte jurait de ne rien feindre par esprit de famille, par amitié, jouissance, salaire, avantage, profit, dégâts, pertes ou désavantages. Il acceptait de faire couper ou couper tout le bois nécessaire à la construction projetée et sans frais supplémentaires pour la Ville. Celle-ci livrerait tous les matériaux en bois entrant dans la construction. En cas de manquement, soit dans la préparation, l'exécution ou tout autre; en cas de malheur ou si le contractant se trouvait en défaut dans l'exercice de son emploi, les receveurs pourraient dédommager la Ville sur lui et sur ses biens, sur-le-champ et à n'importe quel moment; il serait démis de ses fonc-

tions et devrait accepter qu'on le remplace, sans opposition, de quelque façon que ce soit. Maître Jean, enfin, ne pouvait mettre à l'ouvrage plus d'heures de travail ou de gages que convenus.

FÊTE SUR LA PLACE DU MARCHÉ

De 1436 à 1444, le Magistrat fit exproprier quelques bâtiments situés à droite de la Maison scabinale primitive. Le 5 mars 1444, le jeune comte de Charolais — un enfant d'une dizaine d'années qui, plus tard, devait porter le nom de Charles le Téméraire — posait la première pierre de l'aile occidentale de l'Hôtel de Ville, dont l'architecte nous est inconnu. Heures inoubliables au cours desquelles les draps écarlates, lamés d'or, les guirlandes et fleurs ruisselant des façades de la Grand-Place, les allées plantées

d'arbres, donnaient au spectateur émerveillé la mesure de la richesse des Pays-Bas. Une statue de femme aux seins nus, d'où jaillissait le vin des jours de liesse, attisait la joie populaire. Le cortège princier déboucha de la rue de la Colline. Parmi une noblesse dorée, le jeune comte — déjà grave pour son âge — montait un petit cheval. Sa fiancée, Catherine de France, fragile fillette de dentelles, vivait ses dernières années. Trois ans plus tard, la pauvre enfant reposera dans l'église de Sainte-Gudule sans avoir vu se réaliser le destin projeté pour elle par les cours princières. Après la pose de la pierre inaugurale, une joute mit en présence les meilleures lances du moment; cinq joyaux d'or récompensèrent les chevaliers triomphants.

Le Dauphin de France, futur Louis XI, présent à la cérémonie, cachait mal son dépit. Il envoyait, dans sa pauvreté, le luxe éclatant des riches communes flamandes.

Tout en haut de la tour, un archange doré, les ailes ouvertes et l'épée à la main, fera, en 1845, l'admiration de Théophile Gauthier. Ce saint Michel en cuivre, foulant à ses pieds le démon, fut exécuté par le chaudronnier Martin van Rode et prit place en 1454 sur la pointe de la flèche pyramidale. Reposant sur une table de pierre, le patron de la Ville sert de girouette.

Par sa conception, dit Paul Saintenoy, la tour de l'Hôtel de Ville est prodigieuse. Toute la partie octogonale repose à faux sur l'intrados des voûtes surmontant la partie rectangulaire. Jean van Ruysbroeck, plus heureux que les Steinbach à la cathédrale de Strasbourg, éleva une flèche qui arriva, exempte de constructions parasites et de modifications, dans tout l'éclat de sa conception originale.

Dix ans après l'érection du monument, le bohémien Schaschko — compagnon de voyage du baron tchèque Rosmital, invité à la cour de Bourgogne — témoigna de la splendeur du paysage de Bruxelles, vu du haut de l'Hôtel de Ville. La plus ancienne représentation de celui-ci est conservée au Cabinet des Estampes de Bruxelles. Le précieux document, datant de 1565, est une œuvre de Michezedech van Horen. Memling montra la célèbre

flèche monumentale sur un panneau de la châsse de Sainte-Ursule (1489).

L'HEURE DE LA MOISSON

La tour de l'Hôtel de Ville n'était pas encore entièrement achevée que les chanoines augustins de Sainte-Gertrude, à Louvain, confièrent à l'architecte le couronnement de leur église abbatiale, dont la tour remontait à 1380. Le contrat d'entreprise fut dressé le 12 janvier 1453. Jean van Ruysbroeck reconnaissait avoir reçu des mains du trésorier François Wilmaers, une somme dont le montant était stipulé pour fourniture de « pierres taillées ». Le 19 novembre de la même année, les Louvanistes admirèrent la « tour sans clou » dont la flèche se présentait — non en couverture de voliges et ardoises fixées par des clous — mais en

pierres ajourées. Ce travail fit impression: au XVIIe siècle, Grammaye considérait l'édifice comme étant une des sept merveilles de l'ancien duché de Brabant. En 1604, Juste Lipse précisa que la tour avait été édiflée grâce à l'aide financière consentie par le métier des drapiers.

Jean van Ruysbroeck restaura le fameux château de Vilvorde, datant de 1375. Ces travaux, commencés en 1458, engloutirent des sommes importantes et furent entamés sous la caution du fils de Jean, Guillaume, et de trois autres personnes.

L'architecte inspecta des chantiers à Tervueren, à Genappe, à Vilvorde, à Jodoigne, à Haelen, à Saint-Josse-ten-Noode où, selon Wauters, Jean van Ruysbroeck possédait des moulins. Il travailla en Picardie, au château de Hesdin. Philippe le Bon y accueillit

Hôtel de Ville de Bruxelles: vue latérale de l'Escalier dit des Lions (placés en 1770) avec, à l'avant-plan, le cul-de-lampe relatant l'assassinat odieux d'Everard 't Serclaes.





La partie inférieure du cul-de-lampe dominant l'Escalier des Lions (côté gauche); on y voit le diable emportant l'âme de Sweder d'Abcoude, seigneur de Gaasbeek, dont les sergents avaient assassiné, en 1368, l'échevin Everard 't Serclaes, au retour d'un voyage à Lennik-Saint-Quentin.

1459, Maître assermenté des maçonneries du duché de Brabant, au traitement annuel de cinquante peters ou francs or. Ses frais de déplacement lui étaient remboursés, selon un tarif convenu.

Le 18 décembre 1467, le duc Charles le Téméraire décida de supprimer l'emploi de Maître des travaux de charpenterie, fonction assurée depuis le 5 novembre 1456 par Jean Thuys, et de la joindre à la direction de la maçonnerie. Pareille réorganisation — portant sur la création de quatre postes,

situés respectivement à Bruxelles, à Louvain, à Anvers et à Bois-le-Duc — causait préjudice à Jean van Ruysbroeck. Il ne manqua pas de se plaindre de la diminution de ses revenus et souligna qu'il avait espéré conserver ses appointements afin de subvenir dignement à ses besoins durant les dernières années de son existence. Le duc se laissa fléchir, après enquête, et consentit l'octroi d'une gratification en dédommagement. Cependant, le vieil architecte ne songeait pas à une retraite paisible. Son ami Cooman —

Henri de Mol — mourut en 1470, abandonnant des travaux en cours aux collégiales de Sainte-Gudule et de Saint-Pierre d'Anderlecht. Maître Jean prit la relève et toucha ainsi des gages annuels et fixes. Le Chapitre d'Anderlecht décida de lui octroyer « six onces de drap pour une robe ou habit, un muid de seigle, un setier de froment et un autre de pois. Si les travaux exigeaient l'emploi de tailleurs de pierres, il recevait en plus une livre de gros de Brabant ou deux livres quand, outre les tailleurs de pierres, on devait utili-

ser des maçons ».

La conduite des chantiers fut ensuite confiée à Jean et Henri van Everghem. La collégiale Saint-Pierre fut consacrée le 7 juillet 1482. Jean van Ruysbroeck, *Meester werkman van Sinte Goedelen kerke* — Maître ouvrier de l'église Sainte-Gudule — travailla à ce sanctuaire.

Le 2 juin 1477, l'architecte chevronné se vit confirmer par Marie de Bourgogne les avantages et faveurs dont il jouissait sous le duc Charles, père de la duchesse. En cas de décès, les



Le cul-de-lampe historié surplombant l'Escalier des Lions (côté droit) est consacré à la légende d'Herkenbald, amman légendaire de Bruxelles; la scène reproduite ici figure l'exécution du neveu d'Herkenbald, occis par ce dernier (sculpture du XVe siècle).

Louis XI. Il semble que Maître Jean y subit des pertes, dont il ne fut que partiellement dédommagé. Le comptable français Guyot du Champ traduisit van den Berghé par la forme francisée Jehan Mons, ou du Mont.

Le maître de maçonnerie du duché, Gilles Lambrechts, trépassa en l'an 1459. Jean le remplaça, tint les bâtiments officiels en parfait état, les fit éventuellement réparer, évalua le coût des restaurations et conseilla au mieux la Chambre des Comptes.

L'année 1462 le vit à l'œuvre à la chapelle de l'Hôpital d'Audenaerde, puis, peu après, à Louvain, aux grands travaux entrepris à l'écluse sur la Dyle. A la demande de Mathieu Layens, architecte de l'Hôtel de Ville, il accompagna le charpentier Thuys sur ces chantiers.

L'HEURE CRÉPUSCULAIRE EST CELLE DES TRACAS

L'adjudication d'une maison bâtie par le prévôt de Saint-Jacques-sur-Coudenberg fut, en 1466, l'occasion d'un riche banquet que le prévôt offrit aux maîtres de l'œuvre ainsi qu'aux religieux de l'abbaye. Jean van Ruysbroeck — mêlé à l'affaire — participa à cette réception. Agé de soixante-dix ans, il était, depuis le mois de juin

L'Escalier des Lions, jadis entrée principale de l'Hôtel de Ville.



fonctions assumées seraient transmises à Arnold de Bussche, dit de Messacker.

LE FIER AMOUR DE GUILLAUME ET DE MARGUERITE

La dynastie des van Ruysbroeck était riche d'une vitalité peu commune, qui les portait aux actions excessives. La passion politique, où la soif de justice sociale ne devait pas être étrangère, avait porté Jean parmi les chefs de la plèbe révoltée. Guillaume suivit le même chemin et y perdit finalement la vie après avoir, dans sa jeunesse, vécu une aventure amoureuse qui faillit lui être fatale. A l'âge de vingt-cinq ans, il s'était épris de la fille d'Etienne Sorgeloos, Marguerite. Elle quitta, pour suivre son amant, le domicile paternel. La famille ne l'entendit pas de cette oreille et poursuivit le séducteur pour rapt, crime puni de la peine de mort. En ces circonstances dramatiques, Marguerite fit preuve de son attachement au jeune homme: elle se présenta spontanément devant le tribunal et déclara être partie avec Guillaume, de son plein gré et avoir vécu en sa compagnie de sa propre volonté. Elle ajouta fièrement que *si elle avait encore à le faire, elle le ferait derechef, demandant aux échevins de*



La Tempérance, une des statues symboliques, placées, vers 1850, dans les niches des trumeaux d'angle du portail de l'Hôtel de Ville.

vouloir témoigner de cette solennelle déclaration. Cet événement — qui dut faire beaucoup de bruit à l'époque — se déroula le 8 juillet 1454, à onze heures du matin. Ces deux âmes passionnées vécuturent à l'unisson. Le 11 septembre 1461, les époux achetèrent une maison et la vie reprit son cours normal. Guillaume travailla comme architecte à Bruxelles et à Audenaerde. Comme nous l'avons vu précédemment, il se porta garant pour son père et fit partie de la Confrérie de la Sainte-Croix, à Saint-Jacques-sur-Coudenberg. Bien plus tard, le démon de la contestation et de la défense des libertés communales menacées rongèrent son cœur.

LE DRAME DE GUILLAUME VAN RUYSBROECK

Pour bien le saisir, il est nécessaire d'évoquer les troubles qui suivirent l'annonce de la mort tragique de Charles le Téméraire. En 1477, Marie de Bourgogne se vit contrainte de signer le *Grand Privilège*, lequel proclamait l'abolition de toutes les dispositions contraires aux anciens droits. L'acte constituait un compromis entre le pouvoir central et celui des corps privilégiés. Bientôt des rumeurs inquiétantes circulèrent parmi les gens de métiers. Le milieu lignager se partageait en factions rivales. Des ambitions et des rancunes — camouflées sous les puissants ducs de Bourgogne — se déclarèrent au grand jour. L'insécurité générale s'accrut après le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien d'Autriche. Les membres des corporations relevaient la tête. Guillaume, victime de son tempérament agité, se distinguait parmi les plus exaltés. On le vit aux côtés de Pierre de Marbais, un boucher qualifié de « beau parleur et d'habile homme » par ses contemporains; il fréquentait le remuant gantier Jean Bogaert, le chapelier analpha-

bète Pierre, le cabaretier de l'*Etoile*, Grand-Place. Au cours d'une émeute, le tailleur de pierres Godefroid de Boschere fixa la cornette de sa coiffure à un des piliers de la maison corporative, la *Colline*. A ce signal convenu, Guillaume fit apporter des échelles et, suivi de quelques hommes, escalada le balcon de l'Hôtel de Ville. Les émeutiers s'emparèrent des personnages qui se trouvaient réunis dans les locaux en-

vahis. Le bourgmestre Schat échappa à la mort grâce à la rapide intervention de Pierre de Marbais. Bruxelles restait aux mains des révolutionnaires, dont la majorité ne savait ni lire, ni écrire. Un tribunal — composé de trente-deux personnes — condamna à la peine capitale les échevins les plus compromis aux yeux de la plèbe, notamment Amelric Was et Pierre Pipenpoy. Succès éphémère: en 1480, Maximilien rétablit l'ordre perturbé. Guillaume dut quitter la ville, sous peine de mort, « à cause de certains excès et mauvaises actions ». Son père vivait encore lorsqu'il partit en exil.

LES DERNIÈRES ANNÉES DE JEAN VAN RUYSBROECK

De sérieuses difficultés familiales avaient surgi au sujet de la garde de l'octogénaire. Un acte de conciliation, dressé par le notaire Adrien Zeemaes, mit les responsabilités respectives des enfants et beaux-enfants en place. Les échevins Jean van Ophem et Michel de Leeu, Vrancken de Pape, Henri van Wayenbergh, Daniel van Ruysbroeck, dit van Helle, Jean Eggericx participèrent au Conseil de famille. L'accord intervenu entre les parties illustre les précautions prises pour soigner, au mieux, le vieillard, dont la réputation restait, semble-t-il, bien établie. Catherine van Ruysbroeck, épouse Engelbert Vliege, prit son père à charge. Aidée d'une servante, elle subvint à la nourriture, à la boisson, à l'habillement, aux bas et aux chaussures de l'infirme. En conformité avec les clauses de l'engagement, Catherine et Engelbert, son mari, versèrent une somme annuelle

prise sur les appointements de Jean van Ruysbroeck, en faveur de la collégiale Sainte-Gudule. Ils reçurent les dettes redevables à leur père et acceptèrent — ainsi que les autres parties intéressées — divers arrangements financiers qu'il serait trop long d'énumérer ici. Ainsi donc, Jean van Ruysbroeck était mis sous curatelle. Aveugle, peut-être la lassitude de l'âge lui permettait-elle encore de revivre les grands moments de sa féconde existence. Il mourut le 28 mai 1485, sans avoir revu son fils Guillaume, banni, et fut porté en terre dans la paroisse Sainte-Catherine « avec tout le respect dû à son rang et à l'endroit qu'il avait choisi pour sa sépulture », comme l'exigeait l'acte notarié dont il vient d'être question.

REAPPARITION DE GUILLAUME À BRUXELLES

Ce fils aîné de Jean van Ruysbroeck passa quinze années loin de sa ville natale. Se croyant oublié et couvert par la *Joyeuse Entrée* de Philippe le Beau et de Jeanne, Guillaume se présenta sans crainte aux portes de Bruxelles. Immédiatement arrêté et jeté en prison, il fut condamné à la décapitation en 1495, dix ans après le décès de son père.

Il avait un frère, Jean, qui travailla à la cour de Louis XI comme maître architecte. Il occupait encore cet emploi sous Charles VIII et contribua aux transformations de la redoutable forteresse de Plessis-lez-Tour.

DESCRIPTION DE L'HÔTEL DE VILLE

L'aile gauche — la plus ancienne — présente un portique à onze arcades. Deux curieux culs-de-lampe historiés du quinzième siècle — figurant, l'un le meurtre de l'échevin Everaerd 't Serclaes (1388), l'autre diverses scènes se rapportant à la légende du juge bruxellois, l'intègre Herkenbald — sont suspendus au-dessus de l'escalier des Lions (1770), jadis entrée principale de la Maison scabinale. La chapelle du Magistrat se trouvait au haut du peron, à gauche. Les amusants petits personnages sculptés, vêtus de vête-

ments amples, appartiennent à l'art brabançon.

Les proclamations étaient lues et les serments reçus de la bretèche du premier étage.

Les niches et leurs pinacles n'abritaient les statues des ducs et duchesses de Brabant qu'au dix-neuvième siècle. Les personnages des trumeaux alternent par un et par deux, comme ceux de l'étage inférieur. Les ornements des fenêtres et la balustrade à arcatures ajourées offrent des ensembles sculpturaux réussis.

Dès l'année 1441, l'élégante tourelle d'angle fermant l'aile gauche portait un cadran-horloge.

La pente de la toiture est percée de quatre rangées de lucarnes.

L'aile droite compte six arcades. C'est en se portant devant la Maison du Roi que le touriste remarquera le mieux les différences entre l'aile orientale et l'aile occidentale.

Entre le premier et le second étage, on voit une rangée d'arcatures trilobées et à fleurons. Les statues — vêtements raides, anguleux et plissés — sont nouvelles.

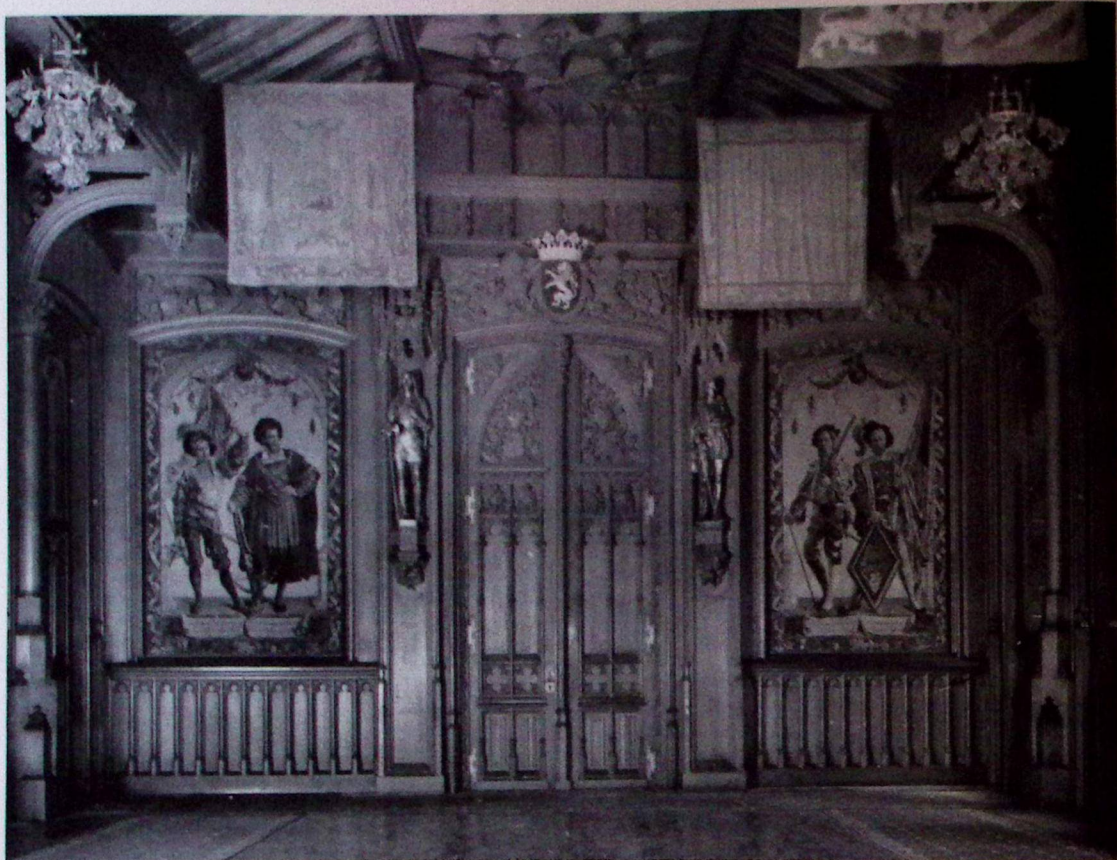
Les sculptures sous le portique se rattachent à cette merveilleuse école bruxelloise du quinzième siècle, interprète des réalités de la vie quotidienne au Moyen Age.

Les nervures de la voûte appartiennent au style gothique tertiaire. Les sujets qui sont figurés sous cette voûte méritent, souvent par leur cocasserie, un instant d'attention.

L'énigme des trois chapiteaux historiés a été éclaircie, en 1935, par le regretté Professeur Paul Bonenfant, lequel a démontré que les singulières scènes figurées rappellent éloquemment les enseignes de trois maisons expropriées lors de la construction de l'aile droite de l'Hôtel de Ville: bâtiment de l'Estrapade, *Scupstoel*; celui de la Cave aux

La façade principale de l'Hôtel de Ville est rythmée par un grand nombre de statues figurant, comme celle reproduite ci-dessus, des personnages historiques.





Moines, *Papenkelder*; l'ancien édifice à l'enseigne du Maure, *de Moor*. Nous avons donné plus haut quelques indications relatives à la tour de l'Hôtel de Ville: son architecture demande une nouvelle analyse. La base est à quatre degrés, percé chacun de deux fenêtres. Les deux premiers étages sont munis de balustrades et de clochetons soutenus par des arcs-boutants. Viennent un triple corps octogonal et la flèche pyramidale surmontée du saint Michel servant de girouette. Cette admirable construction s'élève à quatre-vingt-dix mètres de hauteur. La table de pierre qui surmonte la pointe de la flèche mesure trois mètres vingt-cinq de circonférence. La figuration de l'archange terrassant le Malin est haute de cinq mètres. La langue

du démon atteint une longueur de quarante centimètres. On dit qu'il fallut deux mille cinq cents feuilles d'or, de soixante centimètres carrés chacune, pour redorer la statue. Descendue à différentes époques, l'œuvre parut grotesque aux yeux des spectateurs peu avertis: elle ne prend de la valeur esthétique qu'au sommet de l'édifice. Le porche de l'Hôtel communal illustre la vie civile et militaire de Bruxelles. Dans le tympan — de gauche à droite — on reconnaît *saint Sébastien*, patron des archers; *saint Christophe*, patron des arquebusiers; *saint Michel*, patron des escrimeurs; *saint Georges*, patron des arbalétriers; *saint Géry*, enfin, évêque qui fut très populaire parmi les anciennes populations du

bas de la ville et à qui fut consacrée la chapelle de l'île sur la Senne. Les culs-de-lampe valent un instant d'attention. Les gracieuses statues de jeunes femmes — dans les trumeaux d'angles — symbolisent *la Paix*, *la Prudence*, *la Justice*, *la Force*, *la Tempérance* et *la Loi*. Ces sculptures datent de 1850. Les culs-de-lampe des statues de gauche figurent des magistrats, ceux de droite, une rixe (quinzième siècle). Mais les pièces maîtresses de l'Hôtel de Ville sont celles des huit prophètes. Les originaux de ces statuettes sont exposés à la Maison du Roi (Musée communal). Elles sont taillées dans la pierre blanche. Les pièces du Musée portent des traces de dorure et de polychromie.

A gauche: un aspect de la salle gothique de l'Hôtel de Ville. L'agencement actuel de cette salle — réalisé d'après les plans de Jamaer — date de 1858.
A droite: le Cabinet du Bourgmestre, avec plafond de ± 1718, fut restauré, en 1890, dans le style Louis XIV.

Les prophètes du portail sont attribués à Claus Sluter ou à son école. Avec Sluter, le réalisme entra dans la sculpture occidentale. Il influença considérablement l'art brabançon du quinzième siècle: draperies lourdes aux plis amples, expression émotive des personnages, recherche du réalisme.

Le scribe est une figure pleine d'attraits: le manteau à capuchon, les plis profonds du vêtement, les ustensiles de l'écrivain — encrier, étui à plumes pendu au poignet, sachet à poudre d'or ou à matières colorantes utilisées pour rehausser les lettrines, banderole de parchemin — font de cette petite sculpture une évocation d'une valeur exceptionnelle.

Enfin, le mauclair de la porte d'entrée montre le saint patron de la ville.

La cour intérieure de la Maison scabinale offre diverses particularités. Sur le sol, le touriste déchiffre les dates de construction des différents bâtiments: 1402 — 1444 — 1705 — 1717. Deux fontaines monumentales enjolivent les lieux. Celle de droite symbolise *l'Escaut*, œuvre de Pierre-Denis Plumier (1688-1721); celle de gauche figure *la Meuse*, sculpture de Jean Kinder, reçu Maître en 1712. C'est à ce sculpteur que l'on doit la statue de Saint Jean Népomucène qui dominait jadis le parapet du dernier pont sur la Senne, vers l'aval. Cette œuvre en pierre blanche, placée en 1725, se trouve actuellement au Musée communal. La *Meuse*, dont il s'agit ici, a été réalisée d'après un dessin de J.-A. Anneessens, fils de François, le martyr bruxellois.

L'aile Louis XIV de l'Hôtel de Ville — donnant rue de l'Amigo — occupe l'ancien emplacement de la Halle aux Draps du quatorzième siècle. Les Etats de Brabant firent élever un nouveau bâtiment, selon les plans de Corneille



van Nerven, après le bombardement de 1695. L'architecte rattacha la nouvelle construction aux deux ailes anciennes. Le balcon en fer forgé porte les armes du Brabant, rappel de l'affection primitive de l'édifice. Les deux petites fontaines aux lions de bronze ainsi que les deux vasques circulaires agrémentent la sévérité de la façade Louis XIV.

UNE CONSTRUCTION QUI RESTE UN ENCHANTEMENT

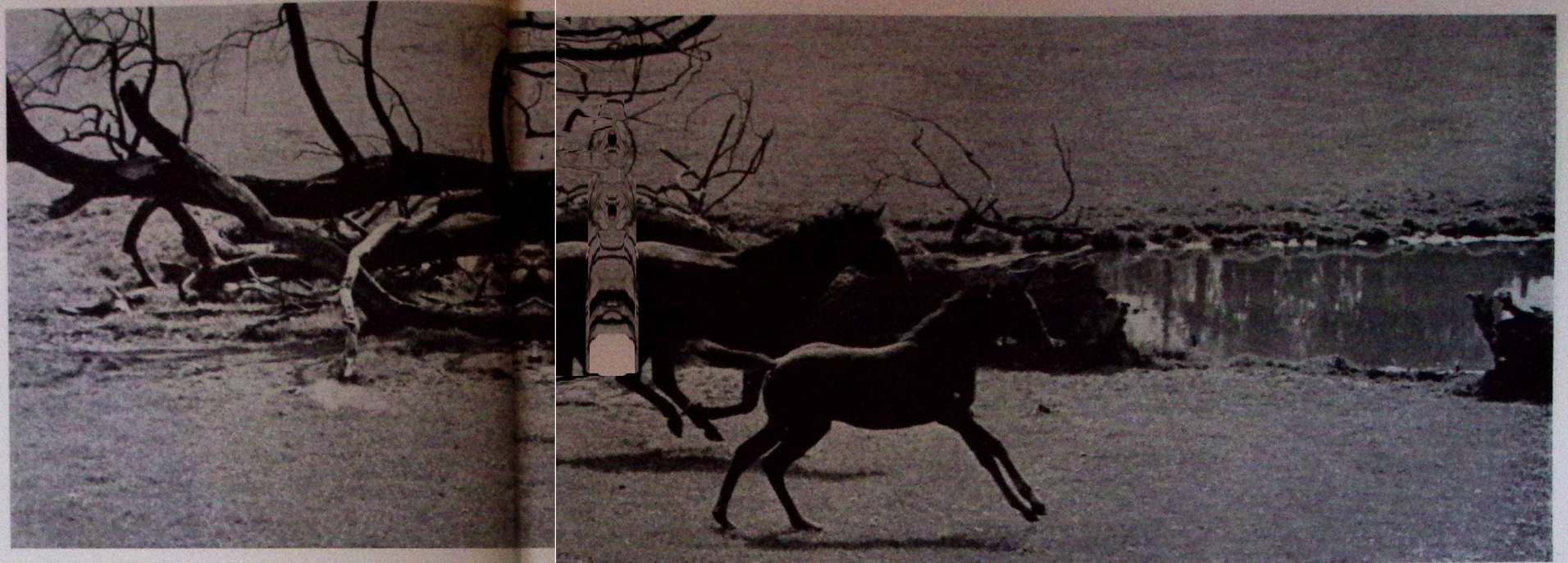
Plus de cinq siècles et demi se sont écoulés depuis la pose de la première pierre de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Ce monumental chef-d'œuvre n'a jamais cessé d'inspirer les artistes qui l'admirent en toutes saisons. Armand Sylvestre, en 1890, ne voulut faire revivre Bru-

xelles que par le souvenir de son admirable Maison communale. Il l'aima sous son manteau de neige: « on eut dit un monument sortant de la main des ouvriers, la restitution savante d'un antique beffroi d'après de consciencieuses recherches: c'est que la neige nous apporte d'étranges renouveaux, la menteuse floraison d'un printemps tout épanoui d'espérances, le retour rapide et perfide de toutes les candeurs oubliées. C'est la robe de fiancée dont un pieux caprice du moment revêt encore quelquefois un corps couché dans un cercueil ». Si cette image littéraire peut, aujourd'hui, nous paraître excessive, elle montre cependant jusqu'à quel point l'Hôtel de Ville de la capitale touche la sensibilité des âmes romantiques.

LE HARAS

de la Bruyère
de
Cambrai

par Octave HENDRICKX



AVANT de cerner plus étroitement le sujet de mon étude à savoir: le haras de «La Bruyère de Cambrai» ayant appartenu à feu Madame Dubois de Roest, aujourd'hui, propriété de sa fille, la marquise de Murga, qu'il me soit permis de retracer très brièvement, ici, l'historique de la bête que vous savez et dont on a pu dire, comme de la femme, qu'il n'en est point sans défauts!

Tout en essayant, bien maladroitement, de ne pas verser dans le fastidieux et le ton encyclopédique, voici donc, rapidement esquissé, ce que tout cavalier bien pensant et bien né doit savoir. Et, ceci soit dit entre parenthèses, le tout un chacun sait qu'il y a toujours plus d'intelligence dans deux têtes que dans une. Ironie «débridée» mise à part, bien sûr!

Or donc, dixit Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice, commençons par le commencement. Et taquinons très superficiellement le jargon à la fois élémentaire et... chevalin! Comme vous l'ignorez sans doute, le jeune cheval mâle porte le nom de

«poulain»; la jeune femelle, celui de «pouliche».

Item, dirait l'«escolier» François Villon, le mâle adulte pourvu — ô indécence! — de ses testicules est dit «entier». Mais si l'opération de la castration l'en a privé, on le désigne alors honteusement sous le vocable mille fois haï et rabougri de «hongre»!

Si le cheval entier est consacré (entièrement, pourrions-nous dire!) à la reproduction, on le nomme «étalon». La femelle adulte est, bien entendu, une «jument». Consacrée à la reproduction, la femme-cheval (!) devient ce qu'il est commun d'appeler la maternelle «poulinière».

Autre chose... On divise généralement les races de chevaux en trois catégories: le cheval de selle, le cheval de trait léger et le cheval de gros trait. On les divise encore en races françaises et races étrangères, d'après les lieux où elles se trouvent, plutôt que par les caractères qu'elles présentent. Topographiquement, voici, dans sa somptueuse poésie, l'énumération des principales races françaises; elles sont

nommées, d'après les pays qui les fournissent: boulonnaise, cauchoise, mareyeuse (= commerçant en gros vendant les produits de la mer!), picarde, bourbourienne, poitevine ou vendéenne, bretonne, percheronne, comtoise, ardennaise, lorraine, normande, limousine, auvergnate, navarraise, camargue, landaise, corse.

Les races étrangères comprennent les races arabe, barbe (= se dit d'un cheval originaire d'Afrique du Nord-Barbarie, très répandu au Maroc), persane, turque, tartare, russe, kirghize, circassienne, hongroise, etc... — dérivant du sang oriental —; les races algériennes: numide ou kabyle; la race espagnole ou andalouse; les races du nord: mecklembourgeoise, hanovrienne, danoise, frisonne, hollandaise, belge; les races anglaises et leurs dérivées, allant du pur-sang de course au poney de Galles, d'Ecosse et des îles Hébrides.

Avant d'aborder l'historique proprement dit, quelques renseignements encore. Ainsi, par exemple, la durée de la vie du cheval n'excède pas la tren-

taine d'années; mais, si l'on a vu exceptionnellement quelques «individus hennissant» atteindre 40 ans, la plupart des chevaux de service ne dépassent pas les 20 ans.

Enfin, pour n'être plus relégué au rang insultant des profanes, il vous faut encore savoir que le poulain naît les yeux ouverts; qu'un quart d'heure après son premier contact avec le plancher des vaches (!), il se dresse sur ses pattes et tourne autour de sa mère; que celle-ci, après l'avoir porté 11 mois, l'allait pendant 6 à 7 mois. Que l'époque de la puberté (s'il nous est permis de parler ainsi) arrive, galopante, à 2 ans et demi pour les mâles, un peu plus tôt pour les femelles. Qu'il est néanmoins formellement recommandé de ne pas les employer à la reproduction avant l'âge minimum de 5 ans qui est, comme chacun le sait, l'âge dit de raison pour tout cheval normalement constitué.

Que les juments ne cessent d'être fécondes que dans la vieillesse et qu'on en a vu donner des poulains régulièrement chaque année jusqu'à l'âge ca-

nonique de 24 ans.

Quant à l'étalon, ce minus habens de la gent chevaline, il se doit d'être aussi prudemment qu'implacablement «réformé» à quinze ou seize ans. Au maximum!

Les chevaux, et surtout les chevaux fins, s'élèvent généralement dans des haras. Mot qui provient peut-être du vocable arabe «faras», qui signifie cheval, et, conséquemment donc, établissement pour la reproduction et l'amélioration de la race.

Passé le stade de la panade, on donne à tous les jeunes chevaux au pâturage une certaine quantité d'avoine, plus forte quand le pâturage est humide. Par ce moyen, les tissus prennent de la fermeté et on combat victorieusement le lymphatisme.

La quantité de nourriture nécessaire à un cheval varie on ne peut plus naturellement suivant sa taille, le travail qu'on en exige et le climat du pays qu'il habite.

La base de cette nourriture est le foin, l'avoine et la paille. Pour un cheval de taille moyenne et pour un travail or-



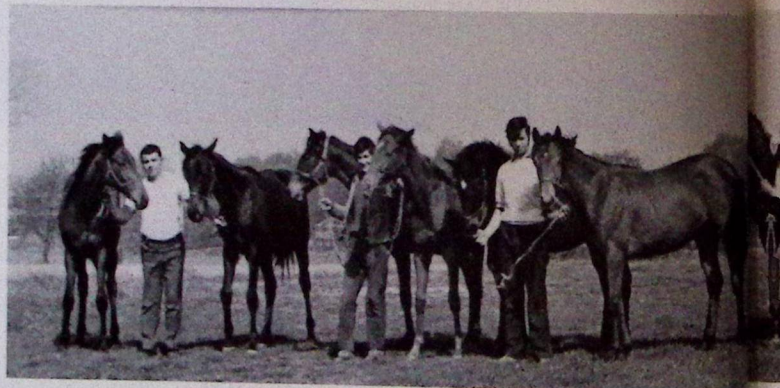
Le cheval est connu de toute antiquité. On a longtemps pensé qu'il était originaire du plateau central de l'Asie, où il existe encore à l'état sauvage. Mais les découvertes modernes prouvent qu'en Europe même et sur le sol de la France actuelle, à l'époque où l'homme vivait dans les cavernes et ne connaissait pas les métaux, le renne et le cheval existaient en troupeaux immenses et étaient chassés tant bien que mal, et plutôt mal que bien, par nos ancêtres, les pré(!)-Gaulois.

Depuis cette époque évidemment reculée, le cheval a continué à vivre sur notre sol où, fréquemment, l'on trouve ses restes à diverses profondeurs. Sa domestication, elle, remonte au moins à l'âge du bronze. En effet, dans les

dinaire, la ration est de 5 kg d'avoine, 5 kg de foin et 5 kg de paille.

Le cheval doit être, en outre, l'objet de soins de propreté à la brosse et à l'étrille, qu'on nomme pansage. « Etrille », comme vous le savez sans doute, dérive du mot latin « strigilis », petit racloir utilisé par les baigneurs pour se nettoyer la peau. Présentement, il signifie: instrument de fer, formé de petites lames dentelées, pour enlever les malpropretés qui s'attachent au poil des chevaux.

Changement de direction: place au cheval historique!



En haut, à gauche: boxes et une des cours d'élevage pour juments suitées; à droite: Rocca-Bois, qui a remporté, le 13 juin 1971, à l'hippodrome de Boitsfort, le prix Gustave du Roy de Blicquy.

Au centre: les espoirs pour 1972.

En bas, à gauche: après le travail; à droite: rentrée à l'écurie.



stations de cette époque, dans les palafittes de la Suisse en particulier, on a trouvé des mors en bronze et ... sans !

Les chevaux de ces âges reculés étaient tous plus petits que les chevaux actuels et comparables en quelque sorte au cheval camargue, qui en est le dernier représentant.

Marchant, trottant, galopant, le cheval fut amené chez les Egyptiens vers la XIIIe et la XIVe dynastie (de 2160 à 1580 av. J.C.), par les Asiatiques, hyksos ou pasteurs, qui s'en servaient pour la culture et pour la guerre, et qui durent de conquérir la fabuleuse Egypte à la supériorité de leur charrierie.

Le cheval de l'espèce dite aujourd'hui

« de Dongola », à tête courte, à encolure forte, de hauteur médiocre et au corps allongé, s'acclimata rapidement. Les rois avaient des haras à Thèbes, à Hermopoli, à Héracléopolis, à Memphis, et plus tard, au temps de Salomon, ils en exportèrent les produits en Syrie. Le « malheureux » cheval, introduit si tard dans le pays, ne joua jamais qu'un rôle très restreint dans les mythes religieux: seule, une légende grecque le prête pour auxiliaire à Horus dans sa lutte contre Typhon. Horus: Dieu de l'Ancienne Egypte, fils d'Osiris et d'Isis. C'était le Dieu du soleil levant, sans cesse en lutte avec le dieu des ténèbres de la nuit, appelé Seth ou Typhon, qui le fait succomber chaque soir, mais dont il triomphe cha-

que matin. Il est représenté par un faucon ou par un homme à tête de faucon. D'après la légende, pour venger son père assassiné par Typhon, Horus enchaina ce dernier et le livra à Isis, sa mère, qui lui pardonna; c'est pourquoi Horus doit sans cesse recommencer sa lutte contre l'indomptable dieu des Ténèbres. Carence égyptienne, religieuse et chevaline mise à part, le cheval a toujours tenu une très grande place dans la vie des Grecs. C'est ainsi que l'on voit, par les traités de Xénophon notamment, que la sélection et le dressage avaient été poussés très loin. Les meilleures races étant celles de Thessalie, de Thrace, du Péloponnèse, de Libye et de Sicile. Les chevaux vainqueurs aux



grands jeux étaient honorés au même titre que leurs maîtres et, souvent même, solennellement enterrés dans le tombeau de famille! On leur élevait des statues, on les immolait à divers dieux, et tant d'autres... et tant d'autres...

Tout curieux des peintures et des sculptures anciennes se doit d'être frappé par les caractères singuliers que présentent les animaux qui y sont figurés et qui diffèrent par tant de points de ceux que nous voyons journellement. Les travaux faits sur les squelettes des chevaux de guerre, trouvés dans les sépultures anciennes, montrent que ces différenciations sont véritables. Et que si certaines races ont aujourd'hui disparu, d'autres gardent encore certains traits franchement accentués.

Ainsi, les sceaux de Richard Cœur de Lion et autres rois ou seigneurs anglais représentent des bêtes fines et hautes dont les pur-sang actuels sont bien les descendants directs. Ainsi, un manuscrit espagnol du XI^e siècle montre une bête, à petite tête moutonnée et à croupe ronde, telle qu'on peut en voir encore en Espagne.

Mais, dans la majorité des cas, les chevaux d'armes semblent appartenir à des types disparus. Et c'est ainsi qu'on a pu dire que les guerres de Napoléon I^{er} avaient détruit plusieurs races de chevaux.

A la fin du XVI^e siècle, on avait de la difficulté à trouver de grands chevaux de guerre comme on en avait du temps de François I^{er}. Sans doute, les mélanges avec les chevaux turcs avaient-ils diminué la taille. Toujours est-il qu'au XVII^e siècle encore, on ne montait à la guerre que des chevaux entiers et que, parlant, de grands massacres d'étalons s'ensuivaient toujours.

C'est au XI^e siècle que l'on demanda aux chevaux de guerre le travail le plus pénible, tant il est vrai que jamais l'armure de mailles et de plates (= chacune des parties de l'armure de fer plein) n'avait été si lourde et que la bête était bardée et housée comme l'homme d'armes. Aussi ne montait-on les destriers ou chevaux de lance qu'au moment de charger.

Quand ils ne jouaient pas à la guerre, ces hommes éperonnaient librement païffois et haquenées ou chevaux

de parade; roussins et courtauds, ou chevaux de forte taille; somniers, bidets ou petits chevaux de selle qui tirent leur nom de l'ancien vocable français « bider », qui signifiait « trotter ». Sous Louis XIV, la quantité suppléait à la qualité. Le moindre officier de bonne maison n'emmenait pas avec lui moins de 20 chevaux.

Pour en terminer avec cet historique nullement exhaustif, disons encore que le cheval figure fréquemment dans la symbolique du Moyen Age. Un cheval terrassé par un lion, emblème de la noblesse écrasée par la force brutale, est représenté sur un grand nombre de monuments. Et Satan lui-même est quelquefois et « diablement », pourrions-nous dire sans rire, figuré sous la forme d'un cheval ailé.

Abordons maintenant le vif du sujet: l'histoire galopante du haras de « La Bruyère de Cambrai », 116, chaussée de Nivelles, à Braine-l'Alleud.

Et si nous faisons appel à l'Histoire « majuscule » — que l'on nous passe cette expression — pour tenter d'expliquer l'appellation « Bruyère de Cambrai », force nous est de remonter jusqu'à l'année 1319 pour y constater que le chapitre cathédral de Cambrai possédait « moult et moult » biens à Braine-l'Alleud dont la Bruyère de Cambrai et la ferme de Cambrai, incendiée le lendemain même de la bataille de Waterloo. Cela dit, le haras, voisin du célèbre Lion et serti, tout comme lui, de grands et abondants pâturages, fit ses débuts en l'an de grâce 1942.

L'imposante propriété avait été rachetée en 1940 à un certain Monsieur Minet. La situation, comme nous le révéla Mme Dubois de Roest, était intéressante non seulement dans la perspective d'un élevage de chevaux de course, mais encore pour tous autres élevages, compte tenu de la riche nature du sol. Pour mieux mesurer le chemin parcouru par ce qui est devenu, aujourd'hui, le haras le plus important de Belgique, il suffit de savoir qu'à ses débuts, ledit établissement n'alignait péniblement que 12 boxes, alors qu'en mars 1966, il en comptait 125, pour atteindre de nos jours le chiffre vraiment remarquable de 128 boxes hébergeant 120 chevaux. Les résultats obtenus sont réelle-

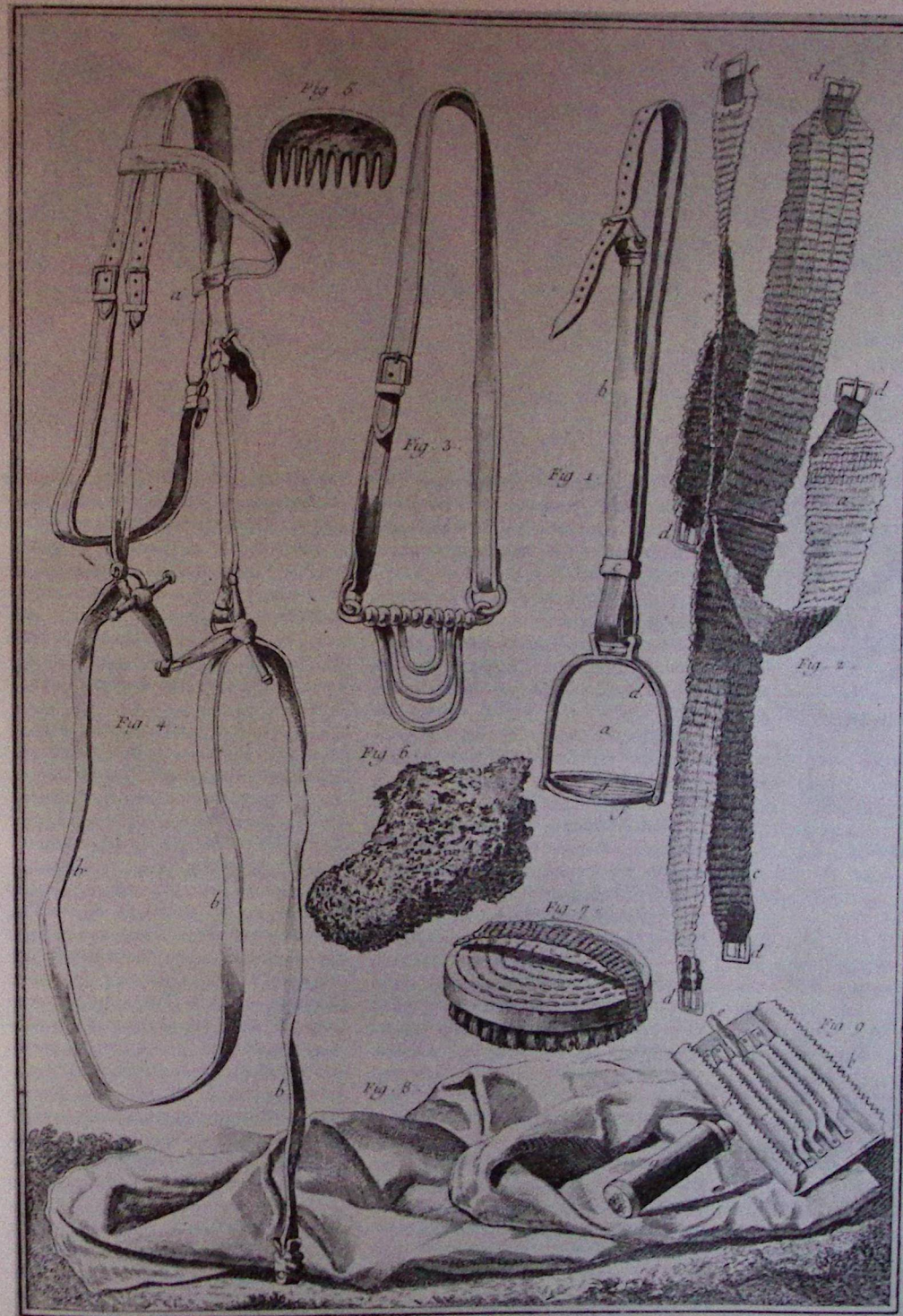
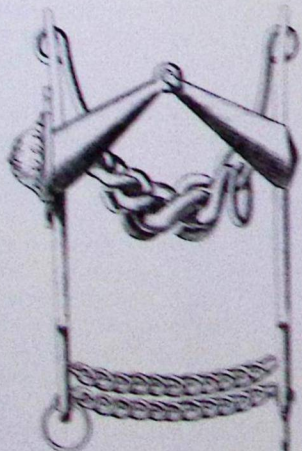
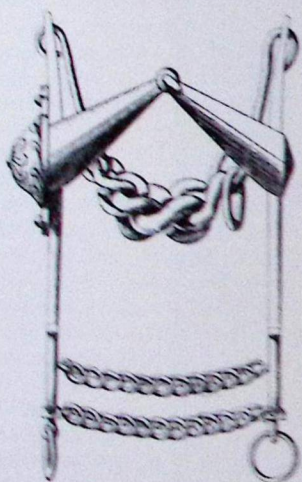
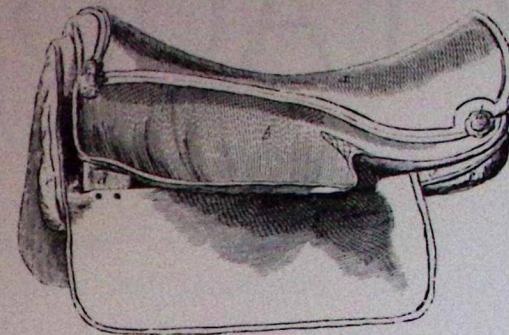
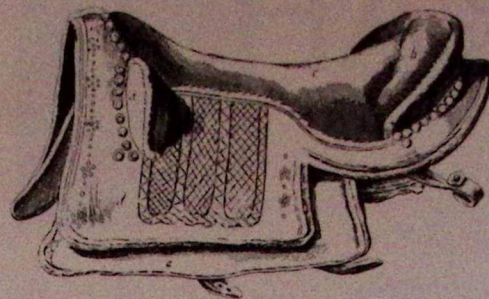
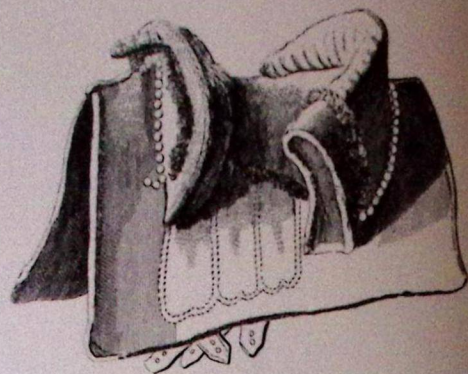


Fig. 1: a, étrier; b, étrivière; c, bouton coulant de l'étrivière; d, arcade de l'étrier; e, œil de l'étrier; f, planche de l'étrier; g, grille.
 Fig. 2: les sangles; a, sur-faix; b, sangle; c, branches des sangles; d, bouches enchaînées.
 Fig. 3: mastigadour; a, têtère; b, c, et d, grand moyen et petit pas d'âne.
 Fig. 4: bridon de main servant aussi à faire trotter les chevaux; a, têtère; b, longe pouvant aussi faire l'office de rênes.
 Fig. 5: peigne de cornes.
 Fig. 6: éponge.
 Fig. 7: brosse.
 Fig. 8: pousette.
 Fig. 9: étrier; a, manche de l'étrier; b, couleaux; c, marteau.



ment satisfaisants, compte tenu du fait que le haras a produit un des meilleurs chevaux belges de ces dernières années, à savoir l'illustre, capricieux et galopant Todrai.

Et à ce propos, une petite anecdote ayant trait au crack que vous savez. Il y a quelques années, alors que Todrai-le-Magnifique écumait victorieusement les hippodromes de Belgique, Madame Dubois de Roest décida de l'envoyer se bagarrer avec tous les seigneurs de la gent chevaline au très célèbre Derby d'Epsom. Et, pour ce faire, n'hésita pas à fréter un avion spécial! Résultat — ceci pour la petite histoire —: après deux faux départs, le trop nerveux et capricieux Todrai finissait cependant à une fort honorable troisième place.

Encore une parenthèse, pour informer nos lecteurs que le haras de « La Bruyère de Cambrai » n'est pas accessible au public. Une réglementation très stricte interdit, en effet, l'accès des écuries dites « de course » à tous les profanes et à tous les curieux.

Que faut-il en penser? Tout simplement que la propriétaire, la marquise de Murga, a raison de veiller ainsi personnellement à la tranquillité et à la sécurité de ses chères et magnifiques bêtes de race. Et que notre admiration doit suppléer à notre déception de ne pouvoir errer à notre aise dans le plus « populeux » haras de Belgique.

Cela dit, les premières années de

l'existence du haras furent presque exclusivement consacrées à l'achat des premiers reproducteurs en France et, surtout, en Angleterre; et, conjointement, à l'expédition de nombreuses juments à l'étranger. Selon les dires de Madame Dubois de Roest, cinq étalons possédaient, en 1966, à la Bruyère de Cambrai, les toutes premières origines, label d'authenticité et de classe à l'état pur.

Il s'agissait de Colibois, fils légitime et en Xe noce (!) de Bois-Roussel et de Colsista, vainqueur du Derby belge et de très nombreuses autres compétitions. De Val Drake, fils toujours très légitime de Vatellor et de My Drake, vainqueur de plus de 600 courses en Belgique. De Italian Riviera, fils plus que jamais légitime de Honeyway et de Alassio, vainqueur de deux courses très haut cotées à la bourse d'Angleterre et qui, parce qu'il s'était fracturé le genou dans son box, a pu être acheté pour la Belgique. Sans cet accident, il est plus que certain que, étant proche parent de Nasrullah, Royal Charger et autres princes consorts (!), son prix eût été tout simplement inabordable. De Angel's Head, fils du très prestigieux Ribot, dont la réputation et les hauts faits font désormais partie intégrante et intégrée de la légende dorée du turf. Gros sacrifice donc; heureusement compensé par 9 grandes victoires. Et, enfin, du trotteur, Volomite Express, détenteur de plus de 44 victoires en Amérique et acheté, conséquemment, à son poids d'or.

Il est patent que la présence des étalons en Belgique représente et entraîne une confortable série d'avantages, nullement négligeables. A commencer par l'économie de transport et celle, très appréciable, réalisée sur le coût des saillies. Sans oublier, bien sûr, le fait peut-être le plus important, à savoir que, par cette permanence, les résultats deviennent plus aisément contrôlables. Il est non moins patent que, pour tout débutant « élévagiste », pourrions-nous dire, une certaine expérience, jointe à une expérience certaine, s'avère indispensable, tant il est vrai qu'ici, comme partout ailleurs, chaque jour amène sa moisson de nouveautés. C'était dans ce même état d'esprit, très économiste, que Madame Dubois de Roest suggérait et conseillait aux débutants l'achat de juments même âgées mais de très bonne origine. De même que la présence de bétail dans les prairies pour éviter précisément les gros frais d'entretien des pâturages.

Et puisqu'il est question d'entretien, précisons, pour les profanes que nous sommes, que celui d'un cheval de courses atteint généralement la somme quelque peu pharamineuse de 50.000 francs, habituellement très lourds...!

Courir étant, somme toute, la seule raison d'être des pur-sang élevés en haras, pourquoi ne pas nous lancer maintenant dans la relative apologie des courses de chevaux? Et abonder ainsi dans le sens de la catégorique affirma-

tion de Madame Dubois de Roest qui prétendait qu'il n'existe pas de meilleure utilisation des loisirs que ces quelques heures en plein air, trucidées agréablement dans le cadre verdoyant des hippodromes...

Risques de ruine au jeu? Pas plus importants ici que dans beaucoup d'autres domaines. « Tripotages »? Beaucoup moins graves ici que dans d'autres sports.

D'après des spécialistes, il est reconnu que la situation des courses en France, en Suède, en Amérique et au Japon est excessivement florissante du fait même de l'abolition des bookmakers, ces pelés, ces galeux, ces trafiquants mille fois redoutés et mille fois haïs! « Book » — deux « o »...k — signifiant effectivement en langage turfiste, celui qui tient et reçoit les paris sur les champs de courses. Comme dans tout autre sport, il y a également ici une réglementation dont l'exécutif est assuré par le Jockey-Club. En Belgique, l'on peut épingler diverses sociétés de courses, comme la Société Royale d'Encouragement, la Société Sport et Steeple, la Société des Courses à Sterrebeek, la Société des Courses à Ostende.

Le gouvernement, nous confia Madame Dubois de Roest, est très gourmand — et on se demande en quoi cela peut encore nous étonner! — et fait vraiment peu pour aider et les propriétaires et les organisateurs.

Mais alors qu'avant la guerre, on ne comptait, en plissant les yeux, qu'une

Ci-dessus, de gauche à droite: selle à piquer, selle anglaise à Ragostki et selle anglaise.

A l'extrême gauche au centre: buade ou branche à pistolet; en bas: branche à la connétable.

poignée de gros propriétaires, on en dénombre actuellement une proportion nettement plus élevée, groupés en principe par l'Association des Propriétaires et, parallèlement, par un autre groupement, celui des Eleveurs. Quant aux allocations dites de courses, elles sont obtenues d'abord — à tout seigneur, tout honneur — par un subside du gouvernement, par des ristournes sur les paris, par les dons des sociétés qui patronnent une course, par les droits d'inscription, par les forfaits...etc...etc...

Un chiffre, qui permettra aisément de situer l'importance des courses en Belgique: pour 1965, les allocations distribuées à ces organisations chevalines atteignaient, pour 753 chevaux ayant foulé le turf, la somme « croquignolette » de 63 millions.

Ajoutons, pour terminer, que le coût d'entretien de la jument s'élève à plus ou moins 20.000 francs par an, sans tenir compte, bien sûr, des indispensables frais d'élevage. Et plutôt que de clore ce sujet par une citation brillante ou toute autre phrase cicéronienne, disons très simplement et non moins platement qu'un cheval, c'est beau, mais que deux chevaux, c'est cher!

CLAUDE RAHIR

par Jacqueline BERGHMANS

S l'œuvre d'art nous apprend à transfigurer le quotidien, si, provocante ou apaisante, elle est une réponse permanente au regard interrogateur que nous posons sur elle, elle est également révélatrice d'un monde traditionnellement « aureolé de mystère » : celui de son créateur. Claude Rahir n'aime pas le mystère. Pas celui-là. Il dénonce l'image périmée de l'artiste romantique, habité par le drame, poursuivi par le besoin effréné du pittoresque facile, incapable de s'intégrer harmonieusement à une société qui — immanquablement — ne le comprend pas...

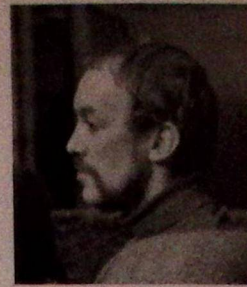
Dans sa ferme de Néthon, blanche, nette, intime, cernée par une nature envahissante et à peine domestiquée, pleine de fleurs et de chants d'oiseaux, Claude Rahir est serein. Non pas qu'il ait choisi l'isolement superbe ni le détachement indifférent au tumulte contemporain. Bien au contraire. Mais il a l'assurance désarmante de ceux qui vont droit leur chemin, sans détour et sans compromission; il a la détermination tranquille de celui qui a toujours réalisé ce qu'il voulait réaliser, malgré les difficultés et les oppositions: il a la force de celui qui remporte les batailles.

Rahir raconte sa vie et, d'emblée, nous livre une des clés de son esthétique actuelle: la magie, l'envoûtement de

l'Orient. L'Orient qui a envahi son enfance: « A la maison, nous vivions en kimono... ». L'Orient qui conditionne déjà son avenir: « Ma femme sait très bien qu'un jour, nous irons vivre au Japon... ». L'Orient que, professeur d'histoire de l'Art, il a voulu faire connaître et aimer de ses étudiants, leur expliquant combien et en quoi l'art oriental a influencé notre art occidental. Il parle de la relation artistique subtile qui apparaît entre les impressionnistes et les estampes japonaises. Il oppose notre pensée cartésienne — et l'obligation inconsciente pour le créateur de ne pas choquer notre raison, de rester très logique et toujours conforme à notre formation rationnelle — avec l'espèce d'envoûtement qui émane de l'art oriental et qui marche en dehors des sentiers de la raison.

L'étude de la mosaïque à Ravenne donne à Claude Rahir la confirmation qu'il n'est pas fait pour la peinture de chevalet. Le travail de la matière réveille-t-il en lui une certaine nostalgie? Est-elle le rappel de vérités perdues?

Mosaïque-vitrail (2 m x 1 m). Mosaïque composée de divers matériaux naturels et artificiels. Les morceaux de cristal, les baguettes de verres transparents le panneau et permettent un éclairage par l'arrière, soit par la lumière naturelle, soit par des spots dont la lumière change à différentes vitesses. Possibilité de créer des transformations de lumière, des éclats, grâce à l'électronique.



« L'Histoire nous démontre que l'Art, comme la vie, dont il est la projection, n'a jamais avancé dans une seule voie vers un but unique. Tout ce qui est rectiligne aboutit à la mort et à sa fixité. »

René HUYGHE

prennent que c'est le bâtiment tout entier qui devrait être une œuvre d'art.

« L'Etat ne contribue pas à améliorer l'environnement esthétique de l'homme. Bien au contraire, il a tendance à répandre partout, largement, la laideur. Laideur architecturale, laideur des pièces de monnaie, des timbres, des billets de banque, des affiches. »

Michel RAGON

Vivant à proximité de Louvain où la vie culturelle lui semble particulièrement active, Claude Rahir a l'occasion, auprès de ses amis de l'Université, de confronter ses théories et la pratique. A n'en point douter, le résultat est exaltant. Les expériences de laboratoire et l'incidence de celles-ci sur ses créations le passionnent. Profondément attaché à un art moderne qui tend non seulement à regrouper les disciplines, mais aussi à inclure à l'ensemble de celles-ci un spectateur qui deviendrait alors « participant », il rêve d'œuvres monumentales qui seraient vues par

tous, appartiendraient à tous, apporteraient la joie à tous. Car « le raffinement, dit-il, n'est pas l'apanage d'une classe privilégiée et il est certain que l'art ne doit pas être réservé à une petite bourgeoisie ».

L'artiste, aime-t-il affirmer, est fait pour la vie sociale, une vie en communauté. On peut se demander si, de son côté, la communauté est prête à l'accueillir comme n'importe lequel de ses enfants, tant est encore répandu le « mythe » de l'artiste, avec sa gamme de manifestations diverses qui va de l'exploitation malhonnête à l'idolâtrie effrénée...

Ce malaise apparent qui existe entre l'art et la société n'est sans doute que le reflet du malaise propre de la société. Une société qui change de peau avec difficulté et qui, en période de mue accélérée comme aujourd'hui, se défend et s'accroche désespérément à des lambeaux de conformisme séculaire... ou bien, dans un désir scrupuleux de ne pas compromettre un avenir im-

peratif, donne sans discernement dans les excès les plus ridicules! L'équilibre est pourtant à notre portée. Mais... faut-il que l'art s'encombre d'équilibre?

En parlant et en agissant comme il le fait, Claude Rahir s'inscrit dans cette lignée d'artistes qui, à toutes les époques, ont été dans le sens du progrès, de l'enrichissement, de la continuité de l'Art. Il appartient à la race de ceux qui, d'avant-garde en avant-garde, considèrent que les arts plastiques ne se composent pas d'éléments arbitraires. Leurs moyens d'expression ne sont jamais qu'un langage indirect dont l'évolution du style doit être acceptée et encouragée au même titre que l'évolution des styles littéraire ou poétique. Pourtant, dès qu'un peintre rompt avec les habitudes visuelles, ne lui reproche-t-on pas de « déformer »? Outre l'inculture du public — que celui-ci appartienne d'ailleurs à ce qu'il est convenu d'appeler l'élite, ou qu'il représente la masse des consommateurs — l'accusa-

tion procède notamment de la difficulté pour l'œil de saisir qu'entre l'œuvre et lui se glisse le poids des idées reçues, des croyances, du savoir, des idéologies, des références aux normes: la perception esthétique présuppose une éducation. L'art informel, qui se passe de la réalité, d'où toute notion d'anecdote est exclue, a le mérite d'élargir la pensée artistique vers tous les secteurs de la vie, de l'intégrer dans un monde concret où la notion d'échelle humaine est désormais dépassée.

Si, pour Albert Camus, « L'art est une réjouissance solitaire », la création, pour Claude Rahir, ne l'est certainement pas. Il apparaît comme un homme qui a infiniment besoin des hommes: contacts, amitiés, conversations, confrontations, voyages, mouvement. La Vie. L'Amour. Sa femme. Sa fille. Un foyer qui respire la tendresse. L'opinion de Kira... La première dent de Natacha... Peut-être se cache-t-il là aussi, le secret de cette joie qui rayonne dans ses yeux.

Ci-contre: « Hommage aux hommes du cosmos ». Peinture: pierres sur fond noir (résine époxy - peinture vitrifiante).

Ci-dessous, de gauche à droite:

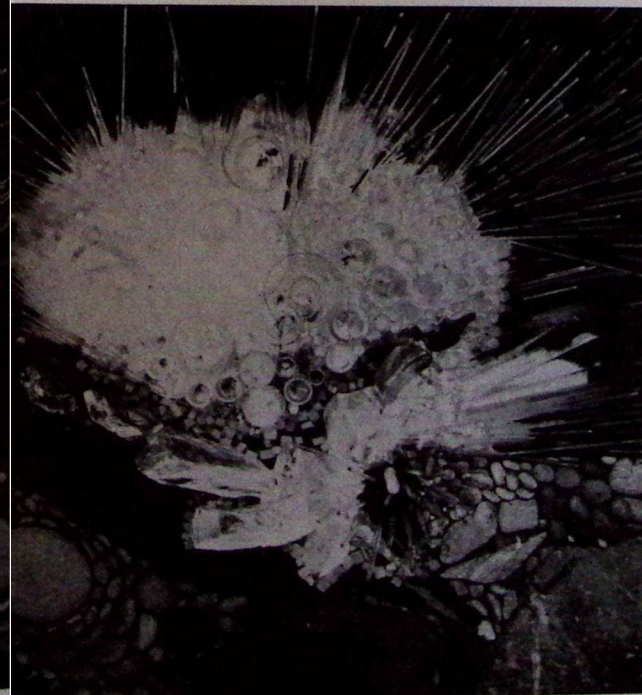
Mosaïque (2 m x 2 m). Matériaux: ardoises et cailloux sur résine époxy. Cellules photoélectriques intégrées dans le panneau, produisant des sons électroniques au passage du public.

Mosaïque-vitrail (1 m x 1 m). Composée sur résine époxy avec du matériel de laboratoire, cristal et verre. Mouvements lents de lumière.

Peinture: « La femme orange de l'autre ville ». Ardoises et verre sur fond orange.

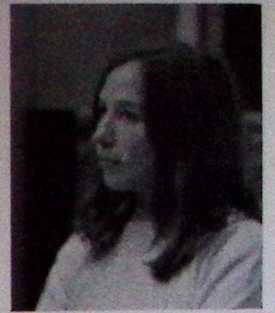
Toujours est-il que, pour répondre à la question de savoir si l'art doit obligatoirement se limiter aux matières et aux procédés connus jusqu'ici, Claude Rahir va de l'avant. La chimie, la cristallographie, l'électronique sont les nouvelles composantes de sa palette. Le gallet, la résine, l'ardoise, le verre lui révèlent des possibilités esthétiques infinies. Et, dans tout cela, la lumière, le mouvement, le son.

Dès 1851, le comte de Laborde disait, à la 1^{re} Exposition Universelle de Londres: « L'avenir des arts, des sciences et de l'industrie est dans leur association. » Avec d'autres artistes, Rahir est persuadé que l'art futur trouvera l'issue obligatoire dans l'éclatement des catégories traditionnelles, dans l'emploi de techniques nouvelles, dans la conversion de l'artiste en une sorte de chercheur parmi les autres, distinct des autres. Il rêve de voir ceux-ci participer à l'environnement urbain, esthétiser la société contemporaine, envahir — pour y introduire la beauté — les bâtiments publics, les ensembles déshumanisés, en attendant que les responsables com-

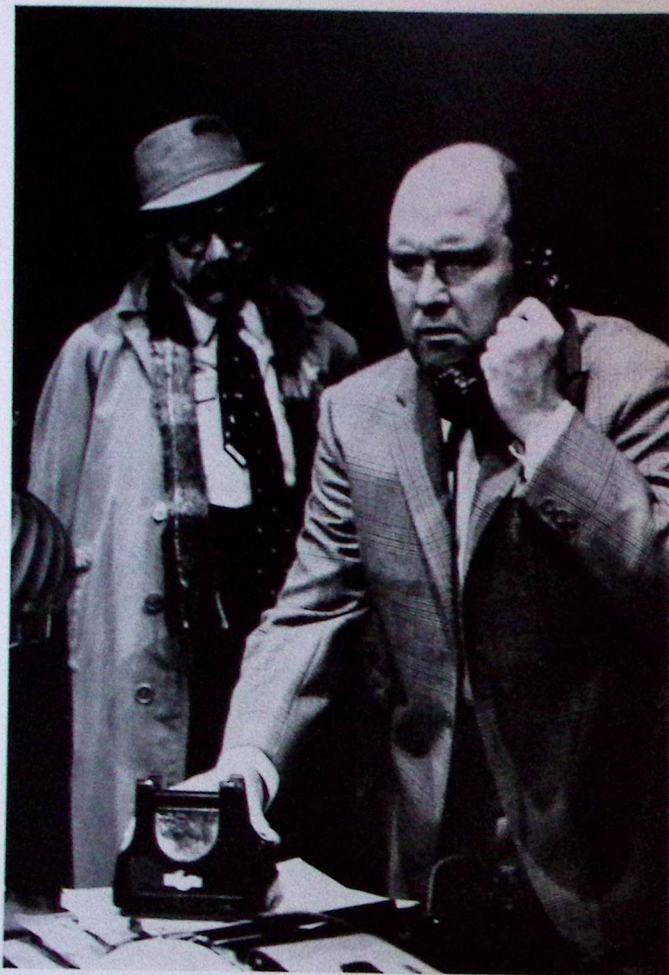




*C'est ainsi que tu vivras, mon fils
Dans la maison, le même secret tu le verras partout
qu'ici on vit pour rien
pour l'air, l'éther, la terre,
un oiseau de papier
et nous deux avec toi
et ta sœur Natacha.*



*Là-haut, sous la verrière
des tubes et des pinceaux,
térébenthine, siccatif et compagnie,
barbares serviteurs d'un chiffon arlequin
et puis tout autre chose
de l'air et encor rien.
Et chez moi, dans le secret de ma chanson
encore ce rien qui vole
âme d'un plat de bois veiné entre mes mains
et dressé un sourire sur la table
Ce fut toujours ainsi
Au temps des fiançailles
avant d'acheter le bois on a choisi le feu
Ce feu de trois fois rien, ça fait beaucoup de sous tu sais,
Ce feu de rien du tout pour plus cher que le bois
mais qui nous a fait vivre
et brûlera pour toi.*



THEATRE A BRUXELLES

par Christian LANCINEY
et André STELMAN

PERSONNE ne s'en étonnera: sur le marché mondial du théâtre, les auteurs britanniques continuent à tenir le haut du pavé. L'explication en est simple: nulle part ailleurs au monde, on ne donne autant de chance aux jeunes écrivains qu'en Grande-Bretagne. Qu'il s'agisse de théâtre ou de télévision, ces derniers rencontrent partout un soutien appréciable. Paris n'a pu résister à cet attrait qu'exerce en France le théâtre d'Outre-Manche. A Bruxelles, on se contente d'emboîter le pas et de rejouer les mêmes auteurs qu'à Paris... C'est ainsi qu'au Théâtre des Galeries, nous avons eu l'occasion de voir « Je

ne suis pas un obsédé... mais! » (Big bad Mouse) de Falkland Cary et Philippe King, dans une adaptation française de Jean Marsan. Une comédie typiquement britannique, tant dans son fond que dans sa forme... Qu'on en juge plutôt. A Londres, une importante société, installée dans un building moderne, est dirigée par un PDG féminin. Toutes les vertus britanniques sont encore à l'honneur dans cette vénérable institution. Mais le démon veille, et la tempête du sexe, attisée par les mini-jupes des charmantes secrétaires, va, si l'on n'y prend garde, submerger tout cela... et menacer l'existence même de la firme en question. Et que l'ombre de la dé-

funte Reine Victoria se voile la face s'il le faut... Nous sommes sûrs que « Je ne suis pas un obsédé... mais! » a rencontré en Grande-Bretagne un succès éclatant: on l'a d'ailleurs jouée plus de 600 fois au Shaftesbury Theater de Londres. A Bruxelles, si l'on excepte le côté comique de la pièce, qui « porte » malgré tout sur le public, on se rend compte que les situations présentées n'ont que peu de points communs avec celles que l'on pourrait connaître chez nous. Et cela malgré tout le talent de Jean Marsan, incapable de résoudre la quadrature du cercle et de transformer l'humour britannique en esprit français! La mise en scène de Francis Joffo

n'est pas moins remarquable, et la pièce est défendue avec brio par une troupe de comédiens: Rhya Marten, Michel Guillou, Francine Vendel, Roger Roanne, Irène Laurent et Marie-Anne Bernad. Serge Michel nous offre une création époustouflante dans le d'un cadre britannique.

Théâtre des Galeries également, une autre pièce britannique succédait à « Je ne suis pas un obsédé... mais! », « Bliethe Spirit » de l'auteur-acteur Noël Coward. Une pièce qui ne date pas de hier, puisqu'elle fit les beaux jours du Lyric Theater pendant toute la dernière guerre. Le sujet de « Bliethe Spirit », lui aussi, est typiquement britan-

ne a été atteint. Bien sûr, « Bliethe Spirit » est connu à Bruxelles un succès intéressant, car il y a pas mal d'agréables moments dans la pièce. Mais l'ensemble reste malgré tout dépassé, et il y a ces longs dialogues au sujet du spiritisme qui, pour nous, continentaux, sont dénués de tout intérêt... Jean-Pierre Rey signe l'excellente mise en scène, interprétée par Suzanne Colin, Nicole Lepage, Marcel Berateau, Marcel Josz, Denise Volny et Bobette Jouret. Jacqueline Bir se distingue dans le rôle de la voyante extra-lucide dont on se demande si elle croit vraiment au monde de l'au-delà...

Au Théâtre National, encore une pièce



nique: toute l'action repose sur cet intérêt parfois morbide que les Anglais ressentent pour tout ce qui a trait au surnaturel et aux fantômes. Un roman à succès fait venir, au cours d'un voyage, une voyante extra-lucide, car il faut se documenter sur sa profession pour un prochain roman. Tout en étant fort sceptique, il lui demande d'entrer en relation avec l'au-delà. Contre toute attente, elle réussira mieux que prévu... Une pièce qui créera une série de situations inextricables pour notre pauvre romancier! Ceci dit, la pièce de Noël Coward a vieilli. Malgré la refonte complète du texte par Louis Boxus, on est en droit de se demander si le résultat escompté

britannique jusqu'au bout des ongles: « Jeu, set et match » d'Anthony Shaffer. Anrew Wike, écrivain de romans policiers, fixe un rendez-vous à un jeune homme qui a enlevé sa femme. Ce rendez-vous, aimable au début, et qui semble n'être qu'un jeu, se transformera petit à petit en piège diabolique. D'où un « thriller » de haute volée, fait d'humour grinçant coloré de la plus haute fantaisie: finesse, bluff et ruse donnent tour à tour l'avantage à chacun des protagonistes. La pièce est mise en scène et interprétée par Paul Clair et Jo Rensonnet dans d'excellents décors de Jacques Van Nerom. Cette pièce, que nous avons vue en avant-première



En page de gauche: Jo Rensonnet et Paul Clair dans « Jeu, set et match » d'Anthony Shaffer - Théâtre National.

Ci-dessus: Yvonne Lex dans « Play-Back » d'Eric Schneider - Palais des Beaux-Arts.

Ci-contre: Marcel Berateau et Jacqueline Bir dans « Bliethe Spirit » de Noël Coward - Théâtre des Galeries.

Ci-dessous: Chris Lomme et Senne Rouffaer dans « Abélard et Héloïse » de Ronald Millar - Théâtre Royal Flamand.



pendant le Festival d'été de Spa, semble connaître un indiscutable succès à Bruxelles. Au Vaudeville, enfin, une pièce française: « Le Crocodile » de François Campoux. C'est une comédie « moderne ». Entendez par là que l'auteur place ses personnages dans des situations dites d'aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il effleure le problème du racisme dans le monde. En effet, toute l'action tourne autour de l'arrivée dans la famille de l'honorable Georges Forest, Secrétaire d'Etat, d'une ravissante jeune femme noire comme l'ébène... qui n'est autre que l'épouse « secrète » de son fils. Cela donne, on s'en doute, une série de quiproquos amusants, mais non convaincants, et de catastrophes dont Zoup, gentil crocodile apprivoisé (mais invisible sur scène) n'est pas toujours absent. Le public rit, mais d'un rire un peu forcé. Car les dialogues du « Crocodile » ne sont pas tout à fait ce que l'on aurait pu attendre d'une pièce à l'esprit français! Jean-Pierre Rey signe pourtant une mise en scène qui sort de l'ordinaire, et les comédiens défendent avec brio un texte qui est loin d'être aussi gai qu'on le voudrait: Serge Michel, Irène Laurent, Robert Roanne, (qui fait une excellente création d'un petit jeune homme aux mœurs spéciales), Rhya Marten, Michel Guillou et Sara Toga, une comédienne noire au jeu très nuancé.

Au Théâtre du Parc, nous avons vu « Douce Amère » de l'auteur-acteur français Jean Poiret, que l'on voit toujours aux côtés de Michel Serrault dans des sketches agréables et propres à déclencher le rire. On aurait, en conséquence, pu s'attendre à assister à une comédie. Loin de là: « Douce Amère » est une pièce grinçante par certains côtés qui traite d'un mariage. Un mariage qui, chaque jour, se détruit un peu plus. Nous assistons à la désagrégation d'un couple face à l'existen-

ce quotidienne. Et si, un moment, on peut espérer qu'un dialogue va s'amorcer entre le mari et la femme, entre ces deux inconnus qu'ils sont devenus l'un pour l'autre, il n'en sortira hélas rien de tangible et l'avenir apparaîtra comme très sombre... « Douce Amère » est une pièce dont les dialogues sont piquants, et dont on suit le contenu psychologique avec un certain étonnement. Finement écrite, elle jette un jour blafard sur ce couple qui n'a pu résister aux épreuves de la vie en commun. Jean Nergal signe la régie de « Douce Amère », tandis que Liliane Vincent et Roger Dutoit sont les deux interprètes exceptionnels de ce couple qui sombre lentement devant nos yeux. Ils sont encadrés par André Daufel, Raymond Peira et Jacques Monseu.

Côté flamand, même remarque: les Anglais sont toujours à l'honneur dans la capitale de l'Europe! C'est ainsi que le Koninklijke Vlaamse Schouwburg a mis à l'affiche « Abélard et Héloïse », une pièce de Ronald Millar qui, pour le moment, est toujours jouée à Londres. Millar est également l'auteur de cette fantastique comédie qui, l'année dernière, consacra l'éblouissant succès de Christiane Lenain aux Galeries: « Une bonne Bonne, ça ne se trouve pas sur un arbre, n'est-ce pas? » Celui qui tenterait de trouver un point de comparaison entre « Une bonne Bonne » et « Abélard et Héloïse » serait bien embarrassé. En effet, « Abélard et Héloïse » traite de l'histoire vécue d'un impossible amour, qui se déroule dans la première moitié du XIIe siècle. Une histoire bien émouvante...

Liliane Vincent, Roger Dutoit et André Daufel dans « Douce Amère » de Jean Poiret - Théâtre du Parc.



Un des personnages de la pièce, le Chanoine Gilles, affirme dans un dialogue: « Quand Dieu veut anéantir quelqu'un, il le laisse tomber amoureux... » Effectivement, Dieu abandonna Pierre Abélard, amoureux d'Héloïse, la jeune fille totalement guidée par un idéal de grandeur... au point de prendre le voile par amour pour un homme! Ronald Millar a écrit là une brillante pièce de théâtre, constituée d'une série de petits tableaux où tous les personnages sont remarquablement « croqués » au fil des dialogues. L'adaptation néerlandaise est de Jos Van Gorp, et Anton Peters en a assuré la régie avec beaucoup de style et de respect pour l'idée directrice de l'auteur. Senne Rouffaer et Chris Lomme sont deux interprètes exceptionnels des rôles d'Abélard et d'Héloïse, sublimes dans toutes les scènes où ils se retrouvent face à face. Remarquons aussi la prestation de Bert Struys dans le rôle du Chanoine Gilles et celle de Jan Reusens dans celui de Fulbert. En un mot comme en cent, « Abélard et Héloïse » est une représentation qui mérite tout notre intérêt.

En fait, ce fut le Théâtre de la Bourse qui fut le premier à ouvrir la nouvelle saison avec « Gelukkige Familie » (Une famille heureuse) de Giles Cooper — encore et toujours un britannique! présentée par l'« Antwerps Ring-Teater » et interprétée par Julien Schoenaerts, Denise Deweerdt, Doris Van Caneghem et Bob Vander Veken, d'après une régie de Kris Betz. Il s'agit d'une pièce psychologique à quatre personnages dont chacun, à sa manière, n'est pas sorti de l'enfance. L'interprétation en était exceptionnelle.

D'autre part, dans le cadre d'Europa-lia, nous avons pu assister à la création de « Dutch Comfort », une pièce écrite il y a dix ans par le Hollandais W.F. Hermans, et présentée à cette occasion au Palais des Beaux-Arts dans une ré-

gion de Jean-Pierre De Deckker. L'interprétation en était confiée à Joanna Geldof, Magda Cnudde, Guus Bron, Arnold Willems, Wim Meeuwissen, Raf Reymen, Filip Van Luchene et Jos Geens.

« Dutch Comfort » est l'histoire tragico-comique d'une épouse adultère qui, en compagnie d'un amant exclusif, tente de nuire à la réputation de son mari, un héros des services alliés pendant la guerre. L'action se déroulant le jour du Mardi-Gras, le climat en devient tout bonnement grotesque. La pièce, au point de vue technique, est faiblement structurée et « Dutch Comfort » nous est apparu comme une représentation bien mièvre.

Ce fut la compagnie d'Yvonne Lex qui nous présenta, également aux Beaux-Arts, l'œuvre d'un autre auteur néerlandais, Eric Schneider: « Play-Back ». Eric Schneider est très connu aux Pays-Bas et le principal mérite de sa pièce, en un sens trop littéraire, réside dans le sujet choisi; il s'agit des relations entre Ulysse, le héros légendaire de l'Odyssée d'Homère, avec sa femme Pénélope et son amante Circé. Toute la pièce est supportée par La Femme, en l'occurrence Yvonne Lex, qui a l'occasion de nous montrer, dans ce rôle bien charpenté, les multiples facettes de son grand talent. La régie de la pièce était confiée à l'Américain Paul Melton. Comme on peut le voir, les théâtres bruxellois reflètent fidèlement tout ce qu'il y a d'intéressant sur le marché extérieur comme pièce, avec une nette préférence pour les Britanniques, qui, aujourd'hui, ont vraiment le vent en poupe. Mais quand donc les directeurs de nos salles se préoccupent-ils de nous présenter en premier lieu les œuvres de nos propres auteurs? Nous aurions au moins l'avantage de retrouver sur scène notre nature et nos problèmes: ce serait toujours cela de gagné!

La Chapelle aux Sabots

par Joseph DELMELLE

EN bordure de la 430, cette route provinciale que nous ne suivons jamais sans évoquer le souvenir du Nivellois Charles Gheude qui en fut le promoteur dès 1914, il y a, au hameau de Limauges — ou, selon certains cartographes, « Limoges » — sur le territoire de Cérroux-Mousty, un rustique oratoire fort semblable à nombre de ceux qui jalonnent la campagne brabançonne et très différent de la plupart d'entre eux.

Cet oratoire champêtre, c'est la « Chapelle aux Sabots » ou, comme on dit en dialecte local, « li Tchapelè aux Sabots ».

L'autre jour, le temps étant clément, deux paysans étaient assis sur le muret bordant l'escalier en avancée de cet humble oratoire. Casquette à visière cachant les sourcils et les yeux, fumant placidement une pipe bourrée de tabac de la Semois ou d'ailleurs, ils paraissaient étonnés de voir passer tant d'autos, les unes venant de la direction de Bruxelles, les autres montant de Court-Saint-Étienne. Et, une fois de plus, je me suis arrêté sur le côté de la route. Et j'ai été saluer la chapelle et bavarder pendant quelques minutes avec les deux désœuvrés.

— Ah oui, m'a dit l'un d'eux, le plus maigre, ils sont nombreux ceux qui font halte ici. Ce n'est pas que la chapelle est jolie, jolie... elle est un peu négligée depuis quelques années... mais il y a ces sabots qui ne manquent pas d'intriguer! C'est une vieille histoire. La connaissez-vous?...

— Autrefois, m'a dit l'autre compère, c'est-à-dire avant l'établissement de la route, la chapelle n'occupait pas son emplacement actuel. Elle se dressait au sommet d'une butte mais, pour construire la route, on a taillé dans celle-ci. On a démonté la chapelle, pierre par pierre, et elle a été rebâtie ici, telle que vous la voyez, bénissant les automobilistes!

— Cette butte, interrompit le premier paysan, représentait le point culminant du Brabant. Enfin, c'est ce que l'on prétendait...

— D'autres, fit remarquer mon second interlocuteur, racontent que le point culminant du Brabant n'était pas là, mais du côté de Perwez, quelque part près des sources de la Ghête. Oh, nous n'avons pas été vérifier!...

La « Chapelle aux Sabots » aurait été édifée, selon certains auteurs, en 1714. Mais il s'agit là, sans doute, d'une erreur de lecture. Se composant d'une stèle en pierre bleue de 85 centimètres de hauteur, creusée en forme de niche surmontée d'une croix en fer et posée sur un soubassement en moellons, la chapelle porte, sur son tablier, une inscription gravée, partiellement effacée aujourd'hui, qui nous renseigne au sujet de l'année exacte de sa construction: 1774, et de ceux qui permirent ou réalisèrent celle-ci: I.-A. Leurquin et A.-L. Defalque. A l'origine, l'oratoire était dédié à Notre-Dame-de-Grâce. Il l'est toujours, en fait, mais la dénomination, de caractère folklorique, de « Chapelle aux Sabots » est plus générale-

ment utilisée.

Autrefois, outre une statue de la Vierge, on voyait, dans la niche, les effigies de deux saints populaires: Laurent et Donat, qui étaient invoqués contre la grêle et la foudre. On prétendait que, passant au-dessus de la chapelle, les nuages se fendaient habituellement et que, de ce fait, leur puissance se trouvait soudain amenuecée... Dès lors, on n'enregistrait jamais, à Limauges, que de faibles chutes de grêle. Par ailleurs, les orages y étaient moins violents qu'aux alentours et, par voie de conséquence, moins dévastateurs.

Il est impossible, parlant de la chapelle, de ne pas glisser dans le domaine de la légende, et la légende appartient déjà au folklore. Mais l'oratoire, bien entendu, comme tous les autres, a aussi une histoire. Ceux qui ont évoqué celle-ci, tel l'abbé Jeandrain, n'ont toutefois pas été très prodigues en détails. On sait donc que la chapelle a été édifée en 1774, sans doute pour réaliser une promesse faite à Notre-Dame. Il est probable que, plus d'une fois, parcourant la région, les moines cisterciens de Villers s'y sont arrêtés pour y faire oraison. On imagine le Dom Placide, le dernier moine de Villers, fils spirituel ou « alter ego » du romancier Eugène Van Bommel, faisant halte devant l'oratoire après avoir rendu visite à la délicate Berthe de Rameau qui demeurait dans le proche château de La Motte, aujourd'hui ruiné, aujourd'hui repris par la broussaille et taraudé par des terriers de lapins.

La chapelle vit passer et s'arrêter quantité de gens dont ces « cindreux », ou marchands venus des forges et des fours à verre du pays de Charleroi avec leurs mulets portant des sacs pleins de fioles ou de bouteilles et de clous. Ils vendaient leurs clous et leurs bouteilles aux gens du Roman Pays de Brabant, particulièrement à ceux de Cérroux-Mousty et des environs, et s'en retournaient en emportant, dans leurs sacs, du charbon de bois. Car on fabriquait jadis de grandes quantités de charbon de bois dans la région.

Il y eut aussi, en 1815, les soldats de Blücher venant de Wavre et se dirigeant, au son du canon, vers Waterloo. La chapelle vit passer ces troupes et caracoler ces arrogants cavaliers prussiens dont un escadron devait exiger avec une âpre violence, des habitants de Limauges, du vin et des victuailles. Mais c'est surtout d'une autre armée que la chapelle se souvient: celle des paysans des générations successives, de tous ces anonymes venus prier la Vierge, simplement, à mains jointes, en répétant les gestes et les paroles de leurs innombrables devanciers.

La chapelle se souvient aussi de tant et tant de jeunes filles ayant un vœu à exprimer, un souhait à confier à la Vierge...

En fait, c'est à cause des jeunes filles, semble-t-il, que l'oratoire dédié à Notre-Dame-de-Grâce est devenu la « Chapelle aux Sabots ».

Il paraît que les jeunes filles de Limauges étaient — et, bien sûr, celles

d'aujourd'hui ne le sont pas moins que celles d'autrefois! — très jolies et très avenantes. Le hameau était considéré un peu, par les jeunes gens des environs, comme une autre Cythère. Et, quand on en rencontrait un qui tardait un peu trop à convoler en justes noces, on avait l'habitude de lui poser la question: « Avez-vous déjà été à Limauges? » — « Avez-vous déjà été à Limauges? ».

On raconte que c'est près de la chapelle que les jeunes filles et les jeunes gens se fixaient généralement rendez-vous. Et on dit que les jeunes filles désireuses de trouver un mari accrochaient un de leurs sabots à la stèle et qu'elles y glissaient un papier... qui, bien sûr, était une invitation aux courtisailles!

La chapelle aurait donc été une sorte de « bureau matrimonial », les billets doux favorisant les rencontres des âmes sœurs!

On dit qu'un jour, un « galant » ayant vraisemblablement répondu à deux messages placés dans deux sabots différents, deux jeunes candidates au mariage de Limauges se seraient battues furieusement, devant la chapelle, à coups de sabots. Et l'une d'entre elles serait restée sur place, le crâne fracassé, le visage mutilé, jusqu'à ce que la mort l'emporte en son triste royaume sans amour...



La Chapelle aux Sabots date de 1774.



LA FONDATION GODECHARLE A CENT ANS

par Guy DOTREMONT

C'EST grande joie à Bruxelles le 28 germinal de l'an XI de République, c'est-à-dire le 18 avril 1803, pour Gilles-Lambert Godecharle, sculpteur célèbre, et Jeanne-Catherine Offuys: un fils leur naît, un fils à qui, sans penser à l'art autant qu'à l'histoire,

ils donnent de nombreux prénoms, qui presque tous le destinent naïvement à la gloire: Napoléon Jean Théodore Narcisse Démosthène Théophile Horace Pline Aimé... Ce fils, dont nous ne savons presque rien sinon qu'il exerça longtemps dans sa ville natale la pro-

fession d'avoué et qu'il n'était pas dispendieux et fit habilement fructifier ses revenus, accumulant ainsi une fortune qu'il employa, notamment, à la consti-

Victor Rousseau: « Vers la Vie », 1902. groupe en bronze (Parc du Château de Mariemont).

tution, parcelle par parcelle, d'un important patrimoine immobilier sis dans des régions rurales, entre Bruxelles et la Flandre orientale. Ses amis étaient des artistes et des avocats, de hauts magistrats aussi, comme G.-Ph. De Longé, qu'il désignera comme exécuteur testamentaire et qui sera premier président de la Cour de Cassation en même temps que, depuis 1865, président de l'encore jeune Commission provinciale des fondations de bourses d'études du Brabant.

Napoléon Godecharle meurt le 17 avril 1875, chez lui, à Bruxelles, au numéro 14 de la Place des Martyrs, place où se dresse la statue qui représente la Belgique inscrivant sur le livre de l'Histoire la date des quatre grandes journées de la Révolution belge. Mais quatre ans auparavant, le 15 mars 1871, Godecharle avait rédigé, écrit et signé son testament. Si la Commission précisément à laquelle nous venons de faire allusion a tenu à commémorer ce centenaire, le centenaire du testament Godecharle, c'est parce que ce testament a eu pour le développement de l'art en Belgique une importance considérable, trop souvent ignorée. Il a paru indispensable à la Commission de saluer la mémoire d'un homme dont l'ambition semble avoir été surtout de favoriser la vocation des autres, d'un

homme grâce auquel de très nombreux artistes de chez nous ont reçu pour leur apprentissage, leur travail, une aide décisive, en même temps qu'un encouragement moral, qui n'a certes pas été moins précieux.

Il y a cent ans les peintres en notre pays, cependant sensibles, adroits, consciencieux, sont complètement ignorés. Le succès ne sourit qu'à tout ce qui vient de France, aussi bien pour les livres, les revues, le théâtre que pour les œuvres d'art: c'est à Géricault, Delacroix, Corot, Millet, Courbet, à d'autres aussi qui, comme Delaroche, allaient perdre de leur gloire, qu'à cette époque vont l'attention de la plupart de nos critiques d'art et l'intérêt de nos collectionneurs... « *L'illustration européenne* », nouvel hebdomadaire publié à Bruxelles, préconise l'action des Belges pour une littérature et un théâtre nationaux, suggère au Gouvernement d'organiser un « système intelligent et sérieux d'encouragement pour nos écrivains » et — ce qui nous intéresse ici davantage — demande à l'Académie royale d'étendre sa protection éclairée sur des œuvres qui soient de nature à faire vibrer le sentiment national: « Qu'elle excite à la peinture des grandes époques de notre histoire! »

Sans doute Godecharle lit-il cette sorte de manifeste et fort probablement l'ap-

prouve-t-il. C'est « *en fils d'artiste* », comme il l'écrira dans son testament, c'est en patriote qu'il va intervenir en faveur des jeunes artistes belges. Et quant à la peinture, c'est tout naturellement à l'histoire nationale sans doute qu'il pense surtout en voulant favoriser les « peintres d'histoire ». La peinture d'histoire, qui peut faire sourire aujourd'hui, quelle que soit son inspiration, était, il est vrai, la grande peinture, tandis que le paysage, selon la hiérarchie admise, est reléguée en dernier rang. Il faut dire d'ailleurs que l'engouement pour l'histoire, que provoqua le romantisme, est, avec l'esprit national, voire nationaliste, la caractéristique de ce XIXe siècle, « siècle de l'histoire ». Que l'on songe au succès, au triomphe même de l'« *Episode des journées de septembre 1830* » de Gustave Wappers, toile promenade par les grandes villes du pays, et même en Europe, saluée « comme apportant la sensation d'un printemps de la peinture » et qui incita tout naturellement tant d'autres artistes des années 1850-1870 à chercher dans l'histoire ou la mythologie leur inspiration et le sujet de toiles souvent démesurées...

Godecharle désire donc que « *la renommée artistique de la Belgique devienne une vérité* »; il consacre à la réalisation de ce vœu toute sa fortune

Léon Navez: « Enfants sur la digue », huile sur toile (Bruxelles, Patrimoine artistique de la Province de Brabant).





Ci-dessus: Philippe Swyncoep: « L'oiseau des îles », huile sur toile (Louvain, Musée Communal).

Ci-dessous: Ernest Wante: « Saint Léon le Grand s'adressant à Attila », huile sur toile (Anvers, Collection Paul Wante).



en fondant en faveur des jeunes « artistes statuaire, peintre d'histoire et architecte » les bourses qui portent son nom et sont communément appelées « Prix Godecharle ». C'est la Commission provinciale des fondations de bourses d'études du Brabant qui, en raison de la compétence que lui donne la loi du 19 décembre 1864, recueillera l'importante succession Godecharle, gèrera le capital qui lui est confié par arrêté royal du 12 novembre 1878 et l'affectera depuis lors à son but.

L'ardeur patriotique manifestée par Godecharle ne l'empêche cependant pas de comprendre la nécessité pour les jeunes artistes de voyager, de parfaire à l'étranger leur éducation artistique, de développer leur vision. Il a de l'art une conception tout autre qu'étriquée. Il comprend très tôt l'interdépendance de l'art national et de l'art international et, déterminé par l'étonnante carrière de son père qui, s'il n'avait obtenu la protection du prince Charles de Lorraine, aurait sans doute été privé à jamais du contact direct avec les grandes œuvres de l'antiquité et de la Renaissance, et n'aurait pas ensuite joui de la faveur du roi Frédéric II de Prusse qui lui demanda d'orner de statues le parc royal de Potsdam; il décide que les bourses qu'il fonde aideront les jeunes artistes lauréats de la Fondation à découvrir leur personnalité à travers la connaissance directe — et par la copie aussi car l'imitation lui semble être la voie de la création — des chefs-d'œuvre: les voyages lui paraissent le complément indispensable de l'enseignement. Là se trouve le sens profond de la Fondation Godecharle, et maints artistes devenus lauréats en portent témoignage: Victor Horta, Victor Rousseau, Gustave Camus, entre autres, ont dit le profit déterminant, l'enrichissement qu'ils ont tiré de leurs « voyages Godecharle ».

C'est le 17 janvier 1881 qu'après que toutes les formalités auront été accomplies et les difficultés aplanies que le roi Léopold II signe l'arrêté qui organise la Fondation Godecharle. Le règlement, publié dans le Moniteur du 23 janvier, fixe le taux des bourses de la Fondation à 4.000 francs par an et leur durée à trois ans et dispose qu'aucune des bourses de la Fondation n'est

exclusivement affectée à l'une des trois branches des beaux-arts indiquées par le fondateur, et que toutes pourront, le cas échéant, être conférées à des boursiers pratiquant la même discipline, soit la sculpture, soit la peinture d'histoire, soit l'architecture. Dans le cas où les bourses ne trouvent pas de titulaires, les revenus seront dévolus au gouvernement pour être employés « dans l'intérêt de l'art » selon les intentions du testateur. La vacance sera publiée douze mois avant l'ouverture de chaque exposition triennale des beaux-arts à Bruxelles. Les candidats doivent être Belges et âgés de moins de vingt-cinq ans. Ils transmettent leur requête à la Commission des fondations de bourses d'études du Brabant dans les quinze jours suivant l'ouverture de l'exposition. Ils devront s'engager à abandonner à l'Etat l'œuvre d'art qu'ils auront exposée au Salon et d'après laquelle ils auront été considérés comme « doués d'une aptitude remarquable »; ils devront s'engager également à envoyer au Musée de l'Etat, lors de leur retour en Belgique, une copie faite par eux, à leur choix, d'un chef-d'œuvre de sculpture, de peinture ou d'architecture se trouvant dans un des pays qu'ils auront visités.

Le règlement porte encore que la reconnaissance de l'aptitude remarquable exigée par le fondateur sera établie par trois jurys spéciaux de trois membres chacun. Les bourses seront attribuées par la Commission des fondations de bourses d'études du Brabant, qui fera son choix parmi les artistes que les jurys spéciaux auront reconnus dignes de cette faveur.

La vacance des premières bourses Godecharle fut annoncée le 20 mars 1881 et ce premier avis fut confirmé par une affiche quelques mois plus tard. Un seul artiste fut, cette année-là, présenté à la Commission et proclamé lauréat: Eugène Broerman, âgé de vingt ans, auteur d'une toile intitulée « Pauvre Lazare ». En 1884, Paul Dubois, avec « Hippomène », Guillaume Van Strydonck avec « Tobie » et Victor Horta avec un « Projet de Parlement » se virent attribuer les bourses alors vacantes. Le concours Godecharle prenait son vrai départ. Il allait compter d'autres grands lauréats, ou plus exacte-



Ci-dessus: Jacques Lussie: « Sirènes » (Prix Godecharle).

Ci-dessous: Taf Walflet: « Le garde-manger », 1957, huile sur toile (120 x 180 cm).





Joseph Van Neck: Grands Palais du Centenaire, à Bruxelles.

ment d'autres lauréats qui allaient devenir grands, conformément au vœu du fondateur.

La vie de la Fondation Godecharle s'est évidemment ressentie de l'évolution des idées, en matière de peinture notamment; si le voyage vers « les berceaux du classicisme », vers Rome et l'Italie, a paru s'imposer tout un temps et s'est imposé en réalité aux lauréats, l'on est revenu, heureusement, depuis 1931, et conformément aux termes mêmes du testament Godecharle, à une entière liberté; d'autre part la peinture d'histoire ayant cessé d'être pratiquée, le concours Godecharle a été ouvert aux peintres « de figure et de pay-

sage ». Le taux des bourses s'est adapté, dans toute la mesure du possible, au coût toujours plus élevé de la vie: ce taux, qui était de 4.000 francs à l'origine, a été porté successivement à 9.000, à 18.000, à 33.000 et enfin à 40.000 francs par an, si bien que le montant total actuel d'une bourse Godecharle, toujours attribuée pour deux années consécutives — mais en fait pour deux voyages de quatre mois, la durée des séjours à l'étranger ayant été réduite — est de 80.000 francs. L'obligation pour les lauréats d'envoyer au musée de l'Etat à Bruxelles une copie faite par eux a été naturellement supprimée, étant d'ailleurs devenue inapplicable puisque le musée n'accepte pas de copie...

Un autre point du règlement a été modifié: celui de l'âge-limite d'admission au concours. Selon le testament, les boursiers ne pouvaient pas avoir accompli leur vingt-cinquième année, ce qui ne souleva pendant longtemps aucun problème: Horta et Van Strydonck furent boursiers à 23 ans, Egide Rombaux et Philippe Swyncop à 22, Debonnaires à 21 ans. Mais la réorganisation de l'enseignement de l'architecture, no-

John Cluysenaar: Buste d'André Cluysenaar, 1924, bronze (Musée Royal des Beaux-Arts d'Anvers).



Pierre Bruegel le Vieux: L'Été (détail), plume, 1568, Hambourg, Kunsthalle.

La Route Bruegel

par Marcel FRANSSENS
(adaptation française de J. de KEMPENEER)

INTRODUCTION

Pour le touriste circulant en voiture à travers le Sud-Ouest du Brabant, un réseau de routes intéressantes a été spécialement étudié donnant matière à de multiples excursions. Une carte routière touristique fut d'ailleurs éditée par le Syndicat d'Initiative régional du Sud-Ouest du Brabant. La route « Bruegel » en est une partie, permettant la visite du Pays de Gaasbeek, de la Vallée de la Senne et de la région boisée entre la Senne et la Forêt de Soignes. Une seconde route est également en préparation, pour la partie méridionale du Payottenland et la vallée de la Marcq.

Après une introduction générale, la route « Bruegel » est décrite ici sous forme de deux circuits. De cette façon, les divers trajets peuvent être effectués de la manière la plus avantageuse, sans précipitation.

LE PAYSAGE

La nature du sol et le climat ont formé le paysage qui fut rendu célèbre à travers le monde par les tableaux de Bruegel: sites ondulés, aux nombreuses petites vallées et innombrables peupliers. Ceci va de pair avec le sous-sol imperméable qui fait jaillir tant de petites sources et ruisselets. Dans les vallées, l'eau copieuse ne fertilise que des prairies mais à tel point que les nombreux peupliers doivent y puiser l'excédent d'eau.

Les flancs des collines, mieux irrigués, couverts d'une épaisse couche d'argile, furent depuis des temps reculés aménagés en terres fertiles. À l'aide des chevaux de trait brabançons, tant prisés à l'époque. L'été, on peut s'y promener le long de petits sentiers parmi les hauts champs de blé, à la manière des moissonneuses représentées par le dessin à la plume « L'Été », de Bruegel.

Une caractéristique de ce paysage argileux est constituée par ses bords escarpés. Le vent d'Ouest, à l'époque glaciaire, a amené ici l'argile. Les coteaux occidentaux, exposés au vent, restèrent cependant escarpés et couverts d'une mince couche d'argile. Les susdits bords restent

fréquemment boisés parce qu'en cas de défrichement la mince couche d'argile serait aussitôt emportée par la pluie.

Entre la Senne et la Forêt de Soignes, un nouvel élément s'ajoute encore à ce paysage, notamment une épaisse couche de sable qui affleure dans les hauts coteaux. La stérilité qui en résulte se trouve à l'origine des nombreux grands bois.

FERMES ET CHATEAUX

Le milieu naturel fut profondément modifié par l'homme, à tel point que pratiquement aucun lopin de terre ne fut épargné par la culture. Les travailleurs de la terre groupèrent leurs chaumières en torchis, le long du chemin, tel que l'on en voit encore beaucoup de nos jours dans la vallée de la Pede.

Le prototype de la région est néanmoins défini par les grandes fermes, orgueil de leurs occupants et témoins d'une prodigieuse fertilité. Les plus anciennes sont les noyaux d'où le défrichement est parti et qui formèrent, à travers tout le Moyen Âge, la base d'une répartition en seigneuries. Les fermes, postérieures en date, s'intègrent également bien au paysage. Avec leurs larges façades à hautes fenêtres, celles-ci se trouvent à front de rue, au lieu d'être orientées vers la cour intérieure fermée, comme ce fut le cas auparavant, en des temps incertains.

Sur ces entrefaites, nombre parmi ces plus anciennes fermes se développèrent au point de devenir des châteaux. Parfois aussi on vit s'élever un petit manoir à l'emplacement de la ferme, voire à côté de cette dernière, par un propriétaire qui avait laissé les soins de l'exploitation agricole à un fermier. Fréquemment dans un château tout semble évoquer la puissance et la richesse des grandes familles nobles. Leur passe-temps principal, au Moyen Âge, était de guerroyer à partir de leurs châteaux fortifiés, tels que Gaasbeek et Beersel.

Plus tard, le service des armes fut remplacé par le service à la cour des Souverains. Les seigneurs-courtoisants érigèrent à la campagne leurs demeures de plaisance et leurs pavillons de chasse. Avec leurs domaines boisés et étendus, leurs drèves et parcs, ces précieux vestiges du passé apportent une note de variété dans cette agreste contrée.

ARCHITECTURE RELIGIEUSE MEDIEVALE

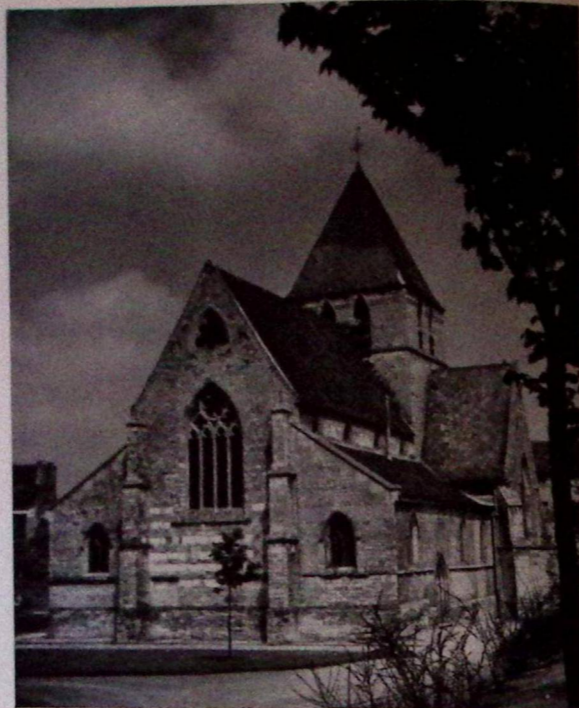
Le haut Moyen Age, temps du cintre roman et des massifs piliers, n'est pratiquement plus représenté, sauf par quelques vestiges généralement peu perceptibles aux yeux du profane. Seulement à Lennik-Saint-Martin, le chevet de l'église présente encore des formes typiquement romanes.

Ce ne fut qu'à l'époque du gothique, que le Brabant voit fleurir ce style, et cela relativement tard. Le chœur de trois églises de notre région peut être considéré comme exemple typique de l'ogival primaire, notamment ceux de Lombeek-Notre-Dame, Lennik-Saint-Martin et Pede-Sainte-Anne, bâtis tous trois dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Ils sont relativement sobres, à chevets plats et avec une série de baies simples. Ces chœurs se rapprochent beaucoup d'un groupe d'églises, de type analogue, de la région de la Dendre, qui se développa notamment autour des anciennes carrières des abbayes de Ninove et d'Affligem.

Le gothique rayonnant débuta dans notre pays, dans le sillage de trois cathédrales: Tournai, Utrecht et Cologne. L'influence directe qui en émana se remarque dans la nef de l'église de Lombeek-Notre-Dame, dont les proportions élancées surprennent d'emblée.

A plus long terme se développa un style ogival rayonnant propre au Brabant, dont l'église de Lennik-Saint-Quentin serait un spécimen précocé. Cet ensemble date des environs de 1370 et présente des colonnes rondes à chapiteaux ornés de feuilles de choux frisés. De cette période date aussi la jolie façade du transept méridional. Nous retrouvons également le motif typique brabançon du gable à trois niches, à la même époque, aux nefs latérales de la basilique Saint-Martin à Hal, bâtie entre 1341 et 1398. L'intérieur de sa nef principale présente encore, outre des fenestragements particulièrement élégants, les formes plus austères d'un gothique primaire. L'ogival secondaire, quant à lui, se rapproche du tertiaire et connaît une très riche ornementation qui font surtout du chœur, (1398-1410), et de la chapelle baptismale, (1440), un pur chef-d'œuvre.

Une caractéristique des églises en ogival secondaire brabançon est également la structure imposante et richement ornée du porche latéral. De beaux exemples peuvent en être admirés à Hal et à Lombeek-Notre-Dame, qui, tous deux, ont pour motif ornemental des grappes de raisins, simultanément avec les niches profondes contre les murs latéraux.



Drogenbos: Eglise Saint-Nicolas.

l'église, est devenu la maison communale. C'est dans le spacieux grenier de celle-ci que fut aménagé le musée Félix De Boeck.

L'église Saint-Nicolas, en ogival primaire, a fait l'objet d'un classement, de même que le cimetière qui l'entoure. Quant à l'oratoire, il contient des œuvres remarquables, notamment plusieurs statues anciennes ainsi que des fonts baptismaux, en marbre, avec couvercle en cuivre. D'après l'inscription et les armoiries qui y figurent, ils ont été offerts, en 1558, par Adrien Dubois, seigneur du lieu, aide de camp de l'Empereur Charles Quint.

Cela vaut la peine de parcourir l'ancien cimetière, aménagé en petit parc, jusqu'à la grille d'entrée du nouveau cimetière se trouvant à l'arrière. De sous une impressionnante croix en pierre, on jouit d'un magnifique panorama s'étendant vers les prairies de la Senne, plantées de peupliers.

Le long de la route vers Beersel, nous bénéficierons encore à plusieurs reprises d'un superbe coup d'œil sur les prairies de la Senne.

BEERSEL

Egalement Beersel se trouve sur une pente de la vallée de la Senne. La charmante place de la localité est dominée par l'église, dont seule la tour, de structure sobre, peut revendiquer un grand âge. (XVe siècle). Depuis l'église, la vue embrasse un beau panorama s'étendant vers une petite vallée. Derrière le chœur, on jouit d'une large vue sur la vallée de la Senne.

Quant à l'église du lieu, elle abrite le mausolée d'Henri II de Witthem, seigneur de Beersel, de 1435 à 1454. Les deux gisants en albâtre datent de 1516 et furent exécutés par ordre de son fils, Henri III, dont les nombreux titres et mérites se trouvent mentionnés sur sa splendide pierre tombale dans la même église.

Les liens étroits de la famille de Witthem avec les ducs de Brabant sont déjà exprimés par son blason sur lequel apparaît le lion de Brabant, à côté de la croix échancrée des Witthem. Ainsi, par exemple, Henri III de Witthem organisa, à ses propres frais, la résistance contre les rebelles bruxellois qui s'insurgèrent contre l'Empereur Maximilien d'Autriche. A la suite de quoi les Bruxellois, après un siège qui échoua, mirent le feu



Beersel: le château féodal.

ment du Pays de Gaasbeek, fut érigé en baronnie en faveur de Jean Roose, membre du Grand-Conseil à Malines, celui-ci fit bâtir le château dont la silhouette se reflète dans le grand étang.

Les trois pierres tombales de la famille Roose se trouvent dans le chœur de l'église Saint-Pierre. Celle-ci est entourée de son ancien cimetière. Le vocable du chef des Apôtres rappelle le plus ancien possesseur connu du domaine de Leeuw, l'église Saint-Pierre à Cologne.

Surtout la robuste tour, (XVIe siècle), et l'élégant chœur ogival (XVe siècle), confèrent à l'ensemble son aspect typique. Les nefs latérales furent élargies au XVIIIe siècle, époque à laquelle elles furent groupées sous un même toit. A l'intérieur, le chœur est abondamment éclairé par ses hautes verrières. On y distingue une crèche, en gothique flamboyant, ainsi qu'un remarquable tableau représentant la crucifixion du patron de l'église. La chaire à prêcher est une œuvre superbe du milieu du XVIIIe siècle.

Nous reprendrons la route vers Vlezenbeek et descendrons ensuite la côte assez raide sur laquelle Leeuw — signifiant « colline » — fut bâti. A gauche, avant d'arriver à la Zuun, nous voyons l'ancien étang du moulin où actuellement nombre de pêcheurs se livrent à leur plaisir favori. Au-delà du pont se trouve la maison du moulin de Volsem. Ce datant de 1553, aux encadrements de porte et de fenêtres en pierres, le moulin à grain était jadis un moulin banal pour les habitants de Leeuw-Saint-Pierre, qui, par ordre de leur seigneur, alors le châtelain de Gaasbeek, étaient contraints à y faire moudre. Les ducs de Brabant, en Gaasbeek, étaient contraints à y faire moudre. Les ducs de Brabant, en Gaasbeek, étaient contraints à y faire moudre. Les ducs de Brabant, en Gaasbeek, étaient contraints à y faire moudre.

La vallée de la Zuun fournit matière à de délicieuses promenades estivales. Toujours en direction de Vlezenbeek, à nouveau au-dessus d'une butte élevée, nous voyons au lointain émerger la grande grange de la ferme Gaspeldorenhof. Celle-ci forme un ensemble remarquable, comportant un porche monumental. Au-dessus de l'entrée figurent les armoiries des Arconati, seigneurs de Gaasbeek, ainsi que la date de 1767 qui nous indique, à la fois, que nous nous trouvons en plein dans le Pays de Gaasbeek. Au-delà du « Gaspeldorenhof » la route continue à monter et, à gauche, se déploie un panorama du bois de Gaasbeek, avec, à droite, la vallée de la Senne et les faubourgs de Bruxelles, avec leurs immeubles-tours.

au château ainsi qu'aux autres biens d'Henri dans les alentours. Après peu de temps, ils furent contraints à payer les dégâts subis et la Maison de Beersel atteignit son apogée sous Henri qui devint conseiller et capitaine redouté sous les Empereurs Maximilien et Charles Quint. Leur château se trouve en contrebas du village, contre l'escarpement de la Senne. C'est une demeure fortifiée, entourée d'eau, du XIVe siècle, avec pont-levis, ancienne porte d'entrée et trois tours rondes. Les hauts pignons et toits pointus, qui donnent à la bâtisse son typique profil, remontent à 1617. A cette époque fut également édifiée sur le toit du donjon, la svelte tourelle, en forme de vigie, d'où la garde pouvait annoncer tout danger. Désormais ce ne sont plus que de paisibles touristes qui arrivent au château, depuis que celui-ci fut restauré et ouvert au public.

A partir d'ici, une brève promenade nous conduira aux prairies de la Senne, ourlées de peupliers où serpente la rivière.

LOT

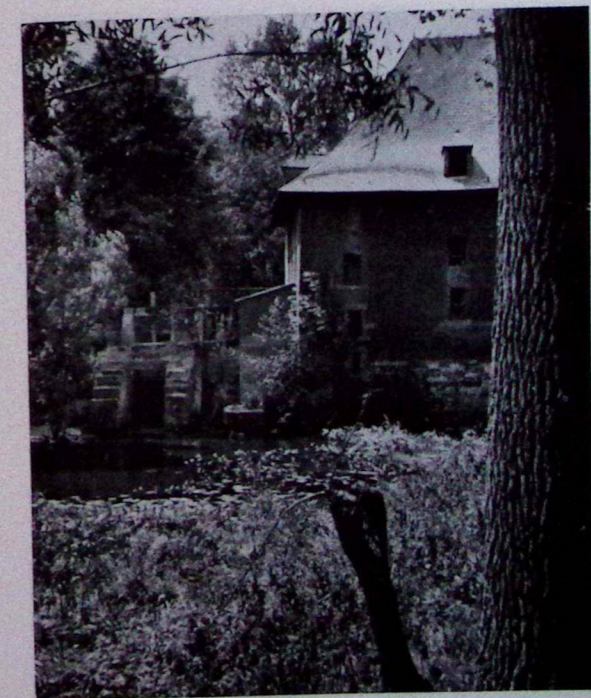
A travers les prairies de la Senne, la route vers Lot passe sous l'autoroute. A distance déjà on distingue les cheminées des fabriques et les poteaux à haute tension dominant le plat paysage et la tour de l'église. Un peu au-delà nous traversons la chaussée Bruxelles-Mons à un endroit où jadis s'élevait la barrière de l'octroi. A présent, le trafic y passe avec une vitesse accrue. Ici nous franchissons le territoire de Leeuw-Saint-Pierre.

LEEUV-SAINTE-PIERRE

La route que nous suivons est déjà fort ancienne. Au Moyen Age le domaine de Leeuw-Saint-Pierre s'étendait de Vlezenbeek à la Forêt de Soignes, et la route précitée, qui franchissait la Senne à Lot, en fut l'épine dorsale. En haut du plateau nous voyons une pittoresque chapelle ombragée par deux arbres.

A partir de la chaussée de Leeuw-Saint-Pierre à Ruisbroek, que nous franchissons, nous suivons la lisière du superbe domaine du château Coloma. Lorsque Leeuw, à la fin du XVIIe siècle, lors du démembre-

Leeuw-Saint-Pierre: le moulin à eau de Volsem (1553).



Une tendance parallèle dans le gothique des Pays-Bas, déjà perceptible dans le gothique primaire, est la construction de chœurs élancés, à baies larges et allongées jusqu'en bas. Nous en trouvons un exemple, quant à la période qui vit s'éclorre le gothique rayonnant en Brabant, à Hal, à la chapelle N.-D., (avant 1335), et plus tard, en pleine efflorescence (XVe siècle), aux chœurs de Leeuw-Saint-Pierre et d'Alsemberg. Le gothique survit encore très tard dans nos régions. A la campagne apparaît cependant une autre caractéristique: la construction en briques, striées de pierres de taille, comme par exemple la nef de l'église de Pede-Sainte-Anne (XVIe siècle) et la petite église de Berchem-Saint-Laurent (1595-1610) et même encore au XVIIIe siècle, l'église de Gaasbeek.

CIRCUIT I: LE BRABANT DUCAL

Ce circuit, d'une longueur d'environ 60 km, passe notamment par les châteaux de Beersel et de Gaasbeek. Ces demeures fortifiées furent érigées avec l'appui des comtes de Louvain, au temps où ceux-ci établirent leur pouvoir dans les environs de Bruxelles. Durant tout l'Ancien Régime, ces châteaux restèrent les piliers de la puissance des ducs de Brabant et de leurs héritiers, dans nos régions. Ce fut à partir de ces châteaux également que les comtes de Flandre et de Hainaut furent tenus à l'œil, de même que les tout aussi capricieux Bruxellois.

DROGENBOS

Comme point de départ, nous choisirons Drogenbos que nous atteindrons depuis Calevoet (Uccle), en suivant l'ancienne drève du château, actuellement devenue une artère commerçante. Déjà, à distance, nous distinguons, sur une éminence, le château de Drogenbos, érigé en 1840 d'après un modèle italien.

L'ancien château, du XVIe siècle, construit en briques, avec bandeaux en pierres blanches, récemment restauré, se trouvant à proximité de

VLEZENBEEK

En même temps nous descendrons dans la vallée suivante, celle de la Vieze, affluent de la Senne. D'abord nous apercevons, dans le village de Vlezenbeek, une chapelle moderne de cimetière, à clocheton. Dans le lointain, nous distinguons l'église Notre-Dame à laquelle le robuste clocher, à charpente ardoisée, (1616), confère un aspect bien pittoresque. L'oratoire possède, en outre, un curieux chevet plat. La nef droite fut édifiée, en 1803, aux frais du marquis Paul Arconati, châtelain de Gaasbeek, grand admirateur de Napoléon. Pour des motifs de symétrie, le chœur latéral fut, à cette époque, construit en gothique; quant à la nef latérale, elle le fut en baroque; de sorte que l'on peut affirmer que le gothique n'a, en fait, jamais cessé de survivre dans nos régions.

En ce qui concerne le trumeau de la porte d'entrée, c'est un modèle de gracieuse sculpture sur bois, du XVIIe siècle. A l'intérieur, le contraste est frappant entre les lourds piliers romans qui soutiennent des arcades gothiques et le somptueux mobilier baroque. En particulier, les autels et la chaire à prêcher méritent l'attention.

Au-delà de l'église, nous emprunterons, à gauche, la chaussée de Gaasbeek. Toujours à gauche, nous remarquerons le domaine d'Inkendaal, l'un des plus anciens de Vlezenbeek.

Encore du même côté, un peu plus loin, on admirera le *castel de Nederlo* (XVIIe siècle), classé avec ses abords. Il s'agit d'une typique construction en renaissance, en briques avec bandeaux de pierres.

Vis-à-vis de Nederlo s'étend le domaine du *château de Groenenberg* et bientôt le bois du château de Gaasbeek apparaît devant nous.

GAASBEEK

L'imposant *domaine de l'Etat*, à Gaasbeek, s'aborde le plus facilement à partir du parking dont l'entrée est à quelques pas de la grille d'entrée. Au temps où les ducs de Brabant, de la Maison de Louvain, prirent pied dans cette région, ils tirèrent à le confirmer par la fondation du Pays de Gaasbeek en faveur du propre fils du duc et par la construction d'un puissant château. Plusieurs parmi les familles nobles les plus importantes ont fait la grandeur de Gaasbeek et ont été intimement liées à l'histoire du Brabant.

Un coin du prestigieux château-musée de Gaasbeek.



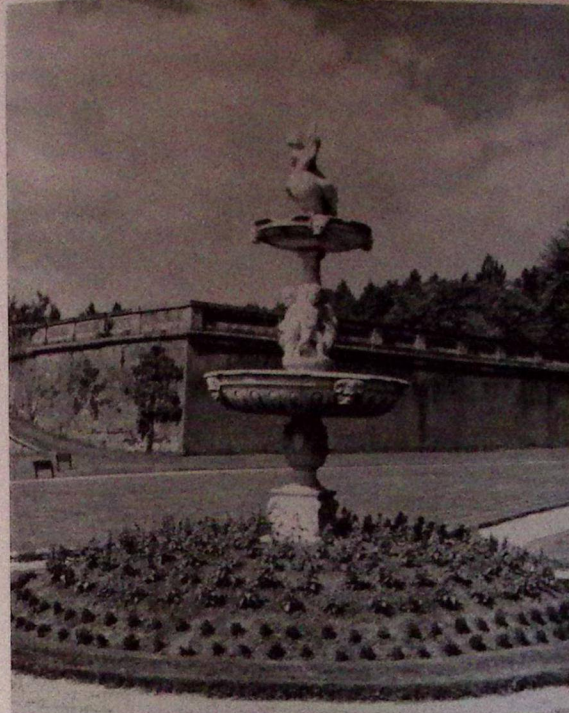
Leeuw-Saint-Pierre: le Château Coloma.

La visite du domaine est, à elle seule, une excursion qui, en fait, se suffit. Il y a notamment le bois avec les majestueuses *drèves*, les *étangs* et les *pelouses*, la *fontaine* monumentale devant l'entrée et les *fossés* autour du château. Dans le bois se trouvent des constructions baroques charmantes: le *pavillon*, face aux fossés, et la chapelle *Sainte-Gertrude* plus loin dans le bois, qui est un rappel de l'appartenance primitive de ce domaine à la puissante abbaye de Nivelles.

Après avoir franchi la massive porte d'entrée, le visiteur est surpris de se trouver dans un superbe *jardin* à la française, avec également, au centre, une fontaine. Surprenant est aussi le changement de physionomie du château. Alors qu'à l'extérieur il apparaissait comme une sombre forteresse, il étale maintenant la splendeur de ses façades en renaissance. C'est qu'à l'encontre de Beersel, Gaasbeek continua à jouer un rôle important jusqu'après la révolution française et fut ainsi l'objet de remaniements quant à sa construction.

A l'intérieur du *château-musée* on admire une quantité inimaginable de trésors d'art et de documents historiques, exposés dans les multiples appartements qui restèrent disposés de telle sorte que leurs propriétaires d'autrefois auraient encore l'illusion de se retrouver chez eux. Ainsi les grandes tapisseries, les tableaux précieux et les sculptures, la remarquable cuisine médiévale, l'escalier monumental dit d'Egmont, etc. suscitent toujours l'intérêt du public. Le plus important châtelain fut, peut-être bien, Sweder d'Abcoude, (1357-1400, avec une courte interruption). Sa grande puissance suscita la crainte à Bruxelles, dont les échevins, ayant à leur tête Evrard 't Serclaes, voulurent entraver les projets d'expansion. Des amis de Sweder ne trouvèrent rien de mieux que d'assassiner Evrard, en 1388, ce qui causa une grande agitation à Bruxelles. Le château fut assiégé et partiellement détruit. Les assiégeants absorbèrent durant ce siège tant de poulets que, selon la légende, ils furent affublés depuis lors du sobriquet de « kiekefretters », (mangeurs de poulets). La participation de Sweder à ce meurtre ne put cependant pas être prouvée et en raison des grands mérites du capitaine, bailleur de fonds et conseiller des ducs de Brabant, il obtint même un dédommagement.

Nous prendrons ensuite le premier chemin, à gauche, qui nous mènera entre la butte boisée où s'élève le château et le sommet où le village prit naissance. Ici se trouve aussi la *Maison du Bailli* de Gaasbeek. Dès que leur domaine fut assez solidement établi, les seigneurs de Gaasbeek



Domaine de l'Etat à Gaasbeek: dans le parc, cette gracieuse fontaine, attribuée communément à l'atelier de Jérôme Duquesnoy.

tour, l'ensemble forme un délicieux tableau. Quant à l'intérieur de l'édifice, on peut y voir deux troncs du XVIIe siècle, un triptyque peint en 1619 se trouvant dans le transept de droite, une statue de Saint Martin, évêque, dans le chœur; ainsi qu'un tableau du XVIIe siècle, peint sur bois, copie d'un primitif flamand disparu. Il se trouve dans le transept de gauche. On y admire également une superbe statue de Saint Martin à cheval, etc.

Lorsque nous quittons à nouveau le centre du village, apparaît Lennik-Saint-Quentin. Les deux églises ne se trouvent qu'à peine à un kilomètre et demi de distance.

LENNIK-SAINTE-QUENTIN

A peine sommes-nous sur le territoire de Lennik-Saint-Quentin, au-delà du Slagvijverbeek séparant les deux communes, que nous distinguons, à droite, deux fermes pittoresques, à larges façades, telles que nous en verrons encore quelques-unes avant d'atteindre le centre de la localité. Plus près du centre, à gauche de la route, se dresse le *château rococo*, aux deux ailes en retour, et superbe grille. Cet édifice fut érigé en 1761 par la famille de Man d'Attenrode, qui, depuis qu'en 1689/90 le Pays de Gaasbeek avait été démembré, devinrent les seigneurs des deux Lennik. C'est le blason de cette famille qui a d'ailleurs été repris dans les armoiries de la commune.

Si nous disposons d'un peu de temps pour une petite promenade, nous pourrions emprunter la rue qui s'amorce à côté du château, en longeant le parc attenant, et en suivant la première rue à droite nous aboutirons au beau *moulin à eau* bâti sur le « Slagvijverbeek », avec de magnifiques étangs, dans un prestigieux décor naturel.

La place du village, à Lennik-Saint-Quentin, est un vestige de l'importance primitive de la localité, à l'époque où celle-ci était le centre du grand domaine flamand de l'abbaye de Nivelles, qui comprenait un grand domaine flamand et un banc scabinal. Tout autour de cette place on remarque encore quelques maisons datant du XVIIIe siècle, tel le presbytère faisant face à l'église et qui fut bâti aux frais de l'abbaye de Nivelles.

L'église *Saint-Quentin* est une construction homogène des environs de 1370. La svelte flèche surmontant sa tour centrale n'y fut élevée qu'en 1664, à la suite d'un incendie.

préférèrent s'occuper des intérêts de la politique du pays et abandonnèrent, de ce fait, la gestion de leur domaine à un bailli qui estima plus prudent de se retrancher dans le castel défendu par de massives tours. Les vieux arbres de la petite place du village à Gaasbeek, avec, au centre, le *porri* et la pittoresque petite *église* qu'entoure son cimetière, forment un ensemble particulièrement attachant, classé d'ailleurs comme site. Les seigneurs de Gaasbeek ont tenté de constituer dans cette localité, primitivement un hameau de Lennik, un nouveau centre, en lui accordant, en 1284, une chartre. Ils ne parvinrent cependant pas à détrôner Lennik-Saint-Quentin.

La nef de l'église Notre-Dame fut élevée au XVIe siècle, mais ce ne fut toutefois qu'au XVIIIe siècle qu'elle acquit son aspect actuel par l'adjonction du chœur et des nefs latérales. Tout dans cet oratoire évoque encore le souvenir des châtelains, tels l'encadrement de la porte avec les armoiries de l'un d'eux, les pierres funéraires, etc.

Quant à l'intérieur, il comporte un mobilier du XVIIIe siècle, parmi lequel il convient de signaler des lambris, avec deux confessionnaux réversibles, le maître-autel et les stalles. Plusieurs reliquaires remontent aux XVIIe- et XVIIIe siècles.

Devant l'église nous prenons la route vers Lennik-Saint-Martin. A peine sommes-nous sortis du centre du village, que nous remarquons, à droite, le *Waterhof*, dans un beau paysage.

LENNIK-SAINTE-MARTIN

Au haut de la côte, nous voyons, à gauche, deux hauts *saules* formant, dans l'immensité des champs, un couple original. Bientôt nous atteignons la route, avec la ligne de tramway vers Lennik-Saint-Martin, et passons devant une jolie ferme. A l'endroit où le tram bifurque vers la droite, a été érigé un charmant petit *oratoire* champêtre.

Nous aboutirons ensuite au centre du village, où l'église *Saint-Martin* retiendra notre attention. Son chevet roman fut amplifié, au XIIIe siècle, par un chœur en style ogival primaire, où apparaissent aussi bien des fenêtres à plein cintre qu'en tiers-point. Le reste de l'église reçut son aspect actuel, au XVIe siècle. De cette époque date aussi la tour massive, d'allure vraiment imposante. Avec son vieux mur entourant le cimetière primitif auquel on accède par un large escalier, au pied même de cette

Lennik-Saint-Quentin: un des multiples ruisseaux sillonnant la région.



Le gable du transept méridional est particulièrement remarquable, avec sa tourelle d'angle, à escalier en colimaçon, et son cadran solaire. À l'intérieur, l'attention se porte vers une cuve baptismale du XIVe siècle, un tableau de G. de Crayer représentant le martyr de Saint Quentin (dans le transept de droite), une Crucifixion également attribuée au même maître, un calvaire roman, etc.
Le long de la route vers Hal nous remarquerons encore plusieurs fermes intéressantes.

ELINGEN

De riantes fermes constituent le principal attrait d'Elingen, conjointement avec le prestigieux paysage du Payottenland. Une promenade un peu plus longue peut nous mener d'ici, notamment à Berchem-Saint-Laurent, dont le clocheton, de la fin du gothique, a déjà été reproduit par nombre d'artistes.

À l'entrée du hameau de Schamelbeek, une superbe chapelle, bien environnée, dresse son avenante silhouette. Ce hameau est bâti sur le flanc de la Zuun, dont, du côté opposé, on jouit d'une jolie vue sur le domaine de Budingen, avec château, ferme castrale, parc et bois.

BREEDHOUT (HAL)

Breedhout est un hameau étendu, entouré d'une couronne de châteaux. Nous avons déjà admiré celui de Budingen. Empruntant à droite, en face de l'église, une rue, nous arrivons près d'un ruisseau, au *Meynebroekhof*, une ancienne ferme transformée en maison de campagne et dont le bois attenant recouvre à nouveau une pente escarpée. Vis-à-vis de l'église, une autre route contournant une grande ferme conduit au *château de Wedem*, actuellement une ferme dans une petite vallée délicieusement dissimulée, avec une vue superbe sur le *Wedembos*.

Au-delà de Breedhout, nous aboutissons enfin au *château de Vlieringen*, avec sa magnifique allée de hêtres rouges, son parc ravissant et, le long du chemin, une chapelle en pierres.

HAL

Hal était autrefois, en tant que lieu de passage sur la Senne, le lien de la région et simultanément une frontière parce que le comte de Hainaut avait conquis progressivement l'endroit au préjudice du propriétaire primitif, le chapitre de Sainte-Waudru à Mons.

Ce fut Alix de Hollande, épouse du comte de Hainaut, Jean 1er d'Avesnes, qui apporta, en 1267, la célèbre statue de la Vierge noire dans la ville. Ce fut l'origine d'un fameux pèlerinage qui, encore de nos jours, durant le mois de mai, suscite une animation extraordinaire dans toute la ville. Dès avant 1335 une chapelle fut érigée en l'honneur de Notre-Dame, qui, devenue trop exigüe, donna l'occasion, en 1341, à la construction de la *basilique Saint-Martin*, à partir de la nef et des nefs latérales. Les travaux traînèrent jusqu'à ce qu'un nouveau maître d'œuvre prit à charge, en 1398, la poursuite de la construction. Il acheva la grande nef, à laquelle il adjoignit un superbe *chœur*, en gothique rayonnant brabançon, ainsi qu'un porche latéral, de même style, inaugurés en 1410.

Vers 1440 on y ajouta encore la *chapelle des morts*, octogonale, avec son couronnement en forme de boule et réédifia l'ancien beffroi qui devint la superbe tour. En 1467, la chapelle de Trazegnies, en gothique flamboyant, y fut ajoutée. Il convient de préciser que la basilique a conservé une importante partie de son mobilier médiéval, comportant des œuvres d'art de premier rang.

La ville devenue prospère, grâce aux pèlerins, fut entourée de puissants remparts qui lui donnèrent de l'importance au point de vue militaire. Les deux sièges que la ville affronta avec succès n'étaient pas des guerres de frontières mais bien des attaques de la part de Bruxellois rebelles, d'abord en 1489, (la même rébellion au cours de laquelle le château de Beersel fut détruit) ensuite en 1580, par les iconoclastes qui ne parvinrent pas à pénétrer dans la cité. Grâce à cela, l'église put conserver son précieux trésor. Ce fut à l'occasion de ces sièges que prit naissance le cri « Usque Hallas » (Jusque devant Hal mais point au-delà!).

Le prestige dont Hal jouit à la suite de ces événements trouva son expression dans son *hôtel de ville*, érigé en 1616, d'après un modèle moyenâgeux, mais avec ornements en renaissance flamande.

Les Jésuites entreprirent, en 1650, la construction de leur *collège* baroque, dont le rayonnement en tant que centre culturel pourra bientôt



Basilique Notre-Dame de Hal: détail des fonts baptismaux (1446) où figure saint Martin partageant son manteau.

se poursuivre dès que les travaux de restauration, à présent en cours, seront terminés.

Par la Senne, le canal et le chemin de fer nous quittons maintenant Hal, en direction de Nivelles.

ESSENBEEK (HAL)

Une première différence avec le paysage ondulé du Payottenland est formée, au-dessus d'Essenbeek, par les pentes sablonneuses abruptes à gauche de la chaussée.

Presque au-dessus de la côte, nous jouissons, à droite, d'une vue sur le *Maasdalbos*, réserve ornithologique du *Wielewaal*, pour atteindre bientôt le belvédère du V.T.B. Par un escalier commode nous atteignons la plate-forme à une hauteur de 11 m., soit 50 m. plus haut que le coq de la tour de la basilique de Hal. Un vrai panorama bruegelien se déroule devant nous. A cent mètres plus loin, on atteint la vallée du Steenputbeek, où le bois de Hal, d'une étendue de plus de 500 ha, se trouve devant nous.

Depuis la chaussée encore nous remarquons les cimes de six grands *sequoias* émergeant au-dessus du bois. Ce groupe de sapins géants, originaires de Californie, appartient aux premiers qui furent importés en Europe. Du parking dans le bois, avec refuge et table à pique-nique, situé immédiatement avant l'autoroute, partent trois sentiers touristiques, délimités en différentes couleurs. Un chemin latéral permet un coup d'œil sur l'énorme grange de la vieille ferme *Boekendaal* et également du haut du pont surplombant l'autoroute le panorama est attrayant. Le centre du bois de Hal est formé par le *Achtdreef*, une vaste place entourée de superbes sapins. C'est à partir d'ici que l'on peut le mieux admirer, durant la seconde moitié d'avril, les élégantes jacinthes bleues des bois. Par le hameau *Kapittel* nous quittons le bois de Hal qui, de chaque côté, à quelque distance de la route, se prolonge encore.

TOURNEPPE (DWORP)

L'un des prolongements du bois de Hal, le *Vroenenbos* fut récemment loti, mais il y a cependant encore de remarquables paysages à y découvrir. A travers le vieux hameau du *Vroenenbos*, nous arrivons au « Hoogkouter », avec un beau panorama sur Tourneppe, parmi un cadre

boisé. Un peu au-delà, dans la « Hallerbosstraat » on bénéficie d'un tout aussi charmant coup d'œil sur Alseberg, la « Destelheide », les bois autour de Sept-Fontaines et les confins du bois de Hal. Lorsque l'ancien domaine de Leeuw-Saint-Pierre, qui s'étendait jusqu'à la Forêt de Soignes, fut démembré, Tourneppe devint la paroisse-mère de toute la région située de ce côté de la Senne. Les seigneurs de Tourneppe édifièrent leur château près du Meerbeek, l'actuel *Gravenhof*, dont la partie centrale date encore du XVIIe siècle. Un pilori de 1650, à côté de la maison communale, rappelle encore l'époque où les seigneurs rendaient la justice.

Tourneppe possède également quelques vieilles maisons pittoresques et constitue un excellent point de départ à de nombreuses promenades pédestres.

Au-delà du Centre national de formation pour la jeunesse, sur la « Destelheide », nous atteignons *Sept-Fontaines*, à la limite de Tourneppe et de Rhode-Saint-Genèse. Nous y avons d'abord un agréable aperçu, depuis la hauteur, sur les étangs qui sont un centre préféré des pêcheurs, canotiers et promeneurs. Ils doivent leur existence au prieuré des chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui y fut fondé en 1380, et dont les vestiges furent transformés en maison de campagne. A côté se trouve la belle ferme conventuelle, encore bien conservée.

ALSEBERG

Depuis la chaussée de Braine-l'Alleud à Alseberg on jouit déjà d'un excellent panorama sur le site unique formé par la prestigieuse *église Notre-Dame*, à Alseberg, qui, du haut de sa colline, domine les alentours. On accède au sanctuaire par un escalier monumental, de 10 m. de largeur, comptant 65 marches, mais on peut aussi arriver à l'église, par le chevet du chœur, sans devoir emprunter cet escalier. La statue de Notre-Dame d'Alseberg, qui se trouve à l'origine du pèlerinage, aurait été apportée en ce lieu par sainte Elisabeth de Hongrie. L'église est un spécimen typique du style flamboyant brabançon. Elle possède un riche mobilier, comportant notamment des fonts baptismaux romans, de vers 1200; des confessionnaux baroques et une chaire à prêcher, une croix triomphale de 1516 et de remarquables grilles rococo de 1770. La

Un site remarquable: l'église Saint-Pierre d'Iterbeek et son vieux cimetière.



Linkebeek, aux portes de Bruxelles, a gardé un charme éminemment rustique.

sacristie abrite de belles boiseries de la fin du XVIIIe siècle et l'on y conserve aussi le précieux trésor.

Au bord de la route, en direction de Bruxelles, on voit un gracieux oratoire rustique. Un peu au-delà, la chaussée traverse de grands domaines boisés: d'abord le *Gasthuisbos*, à gauche, à peu de distance de la route. Un peu plus loin à droite, c'est le *Kleetbos* qui est accessible aux promeneurs et offre d'agréables paysages et des pentes abruptes. Lorsque nous approchons de Linkebeek, nous voyons, à droite de la route, le domaine clos du *Dwarsbos*.

LINKEBEEK

À la fin de ce circuit nous visiterons encore Linkebeek, situé à droite de la chaussée. Aucune commune n'est coupée, jusqu'en son centre, par autant de petites mais profondes vallées, fréquemment boisées et toujours pleines de pittoresques lorsqu'aucune construction disparate n'apparaît. L'*église Saint-Sébastien* est encore environnée de son ancien cimetière. Elle recut son aspect actuel au XIXe siècle et forme, avec les maisons qui l'entourent, un vrai acropole, que contourne le chemin, en montant, pour atteindre ainsi la petite place. L'église abrite une cuve baptismale romane, remontant aux environs de 1150. Elle fut découverte, il y a une vingtaine d'années, lors de travaux de terrassement, et fut posée ensuite sur un nouveau piédestal.

CIRCUIT II: LE PAYS BRABANÇON DE BRUEGEL

Ce circuit, long de 50 km environ, a comme point de départ Iterbeek et s'étend également, comme le précédent, sur une partie du Payottenland et sur une partie du pays boisé entre la Senne et la Forêt de Soignes.

ITTERBEEK

On atteint Iterbeek par la chaussée de Bruxelles-Ninove. Un peu au-delà de la station du tram on emprunte, à gauche, une drève entre

les domaines de deux châteaux. L'église Saint-Pierre, bel ensemble en style ogival, comporte une tour de vers 1250, avec remarquable portail; une nef de 1290 et un chœur de la fin du XIVe siècle. Le transept ainsi que les nefs latérales y furent adjoints vers 1450. L'édifice possède un intéressant mobilier, notamment des fonts baptismaux du XVIe siècle et des tableaux des XVIIe et XVIIIe siècles. Derrière le chœur, on remarque encore une fermette, en torchis, bien conservée, comme l'on en verra encore plusieurs dans la vallée de la Pede.

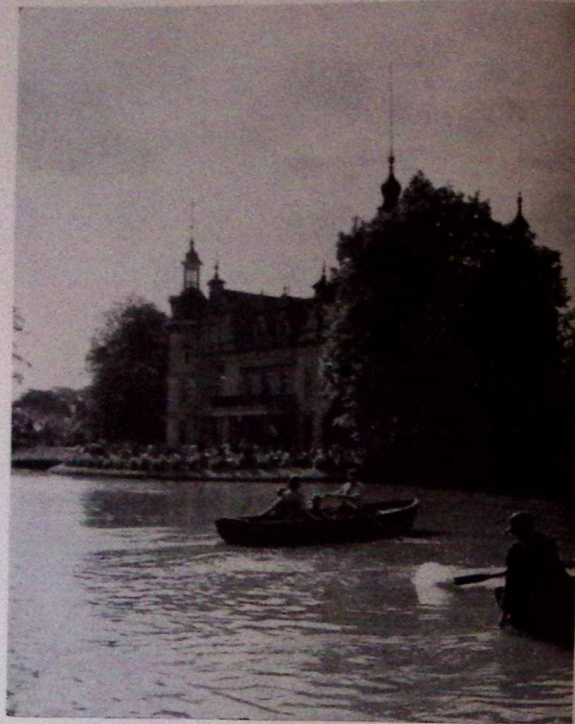
PEDE-SAINTE-ANNE (ITTERBEEK)

Au-delà d'un autre domaine boisé, nous atteignons Pede-Sainte-Anne, le hameau d'Iterbeek qui devint célèbre parce que l'on croit pouvoir y retrouver un motif du tableau de Bruegel, « la parabole des aveugles ». Le paysage formé par l'église et son cimetière, ainsi que par les maisonnettes environnantes en torchis, est classé. Non loin de là se trouve un petit manoir, du XVIe siècle, où Bruegel aurait résidé. Quant au petit cimetière, il est planté de hauts arbres, parmi lesquels le V.T.B. a installé un banc avec plaque commémorative à l'occasion de l'année Bruegel, en 1969.

L'église a été bien restaurée, de sorte que son chœur, en gothique primaire, peut rivaliser avec ceux de plus d'un village. Quant à la nef et à la tour, elles sont de la fin du XVIe siècle.

Par de vieilles fermes, sous le viaduc impressionnant du chemin de fer, la route nous mène en direction de Vlezenbeek. Le hameau de Pede-Sainte-Gertrude (commune de Schepdaal) s'aperçoit dans le lointain et son pittoresque moulin à eau vaut bien un détour. D'ici jusqu'à Lot le parcours a déjà été décrit précédemment, toutefois en sens inverse: Vlezenbeek, Leeuw-Saint-Pierre, Lot.

A Lot nous franchissons le canal et nous prenons, devant la station, la route à droite, après avoir traversé la Senne, à gauche, à travers la zone habitée de Lot, en direction de Tournepe. Bientôt nous arriverons à Sept-Fontaines, lieu de délasserment pour les pêcheurs, les canotiers et les promeneurs, à la limite de Tournepe et de Rhode-Saint-Genèse. Le « Kesterbeekbrug » domine l'autoroute E 10 et présente de superbes panoramas de la région de Bruxelles et de Huizingen. La vallée du



Le Domaine provincial à Huizingen, haut lieu du tourisme de plein air.

Kesterbeek, que nous traversons, est l'un des coins les mieux conservés du « Bosland ».

HUIZINGEN

Par le bois du domaine provincial de Huizingen et maintenant sous l'autoroute nous atteignons le centre du village, où nous tournerons, à gauche, afin d'atteindre le domaine provincial.

Celui-ci constitue, à lui seul, un but d'excursion. La grille d'entrée est un beau morceau de ferronnerie, un accès digne d'un château aux lignes quelque peu folâtres, se dressant dans un parc pittoresque où ont été réunies toutes les possibilités récréatives, notamment un jardin de jeux pour enfants, un parc aux cerfs et de grandes cages avec des oiseaux rares. Contre la côte, qui mène au grand bois d'une superficie d'environ 60 ha, un jardin alpestre a été aménagé, d'une superficie de 6 ha, avec petits étangs, cascades et une profusion de fleurs aux chatoyantes couleurs.

BUIZINGEN

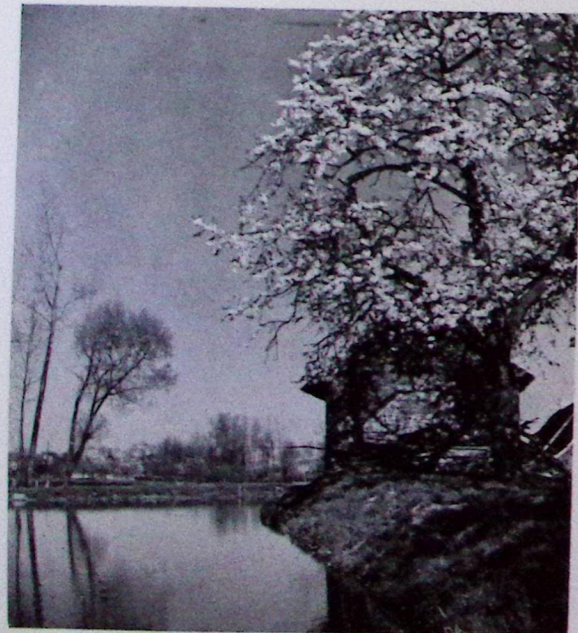
Par la « Diesbeekstraat » nous montons à nouveau une côte et, depuis le pont au-dessus de l'autoroute, près du « Nachtegaaltje », nous jouissons d'un superbe coup d'œil sur le paysage classé du « Kesterbeekbos », du « Krabbos » et du « Kluisbos ». Avec ce dernier, la zone boisée pénètre jusqu'au centre de la commune de Buizingen, que nous atteignons par la « Bosstraat », au-delà d'une pittoresque croix.

Le château de Buizingen, actuellement maison communale, était autrefois une ferme seigneuriale avec église attenante. La tour en moellons serait la tour primitive. Ce ne fut qu'au XVIIe siècle que le château devint le centre d'un important domaine qui fut l'apanage des princes de Tour et Taxis.

D'ici nous atteignons Hal. Le trajet Hal, Elingen, Lennik-Saint-Quentin a été décrit en sens inverse.

Nous quittons Lennik-Saint-Quentin en direction de Lombeek-Notre-Dame.

Arrivés à la chaussée romaine de Bavai à Asse, nous remarquons, à gauche, parmi les champs de blé, le Saffelberg, qui forme un but idéal de petite promenade. La chapelle de Notre-Dame, qui couronne le Saffelberg, est entourée de tilleuls multiséculaires. Elle fut fondée par

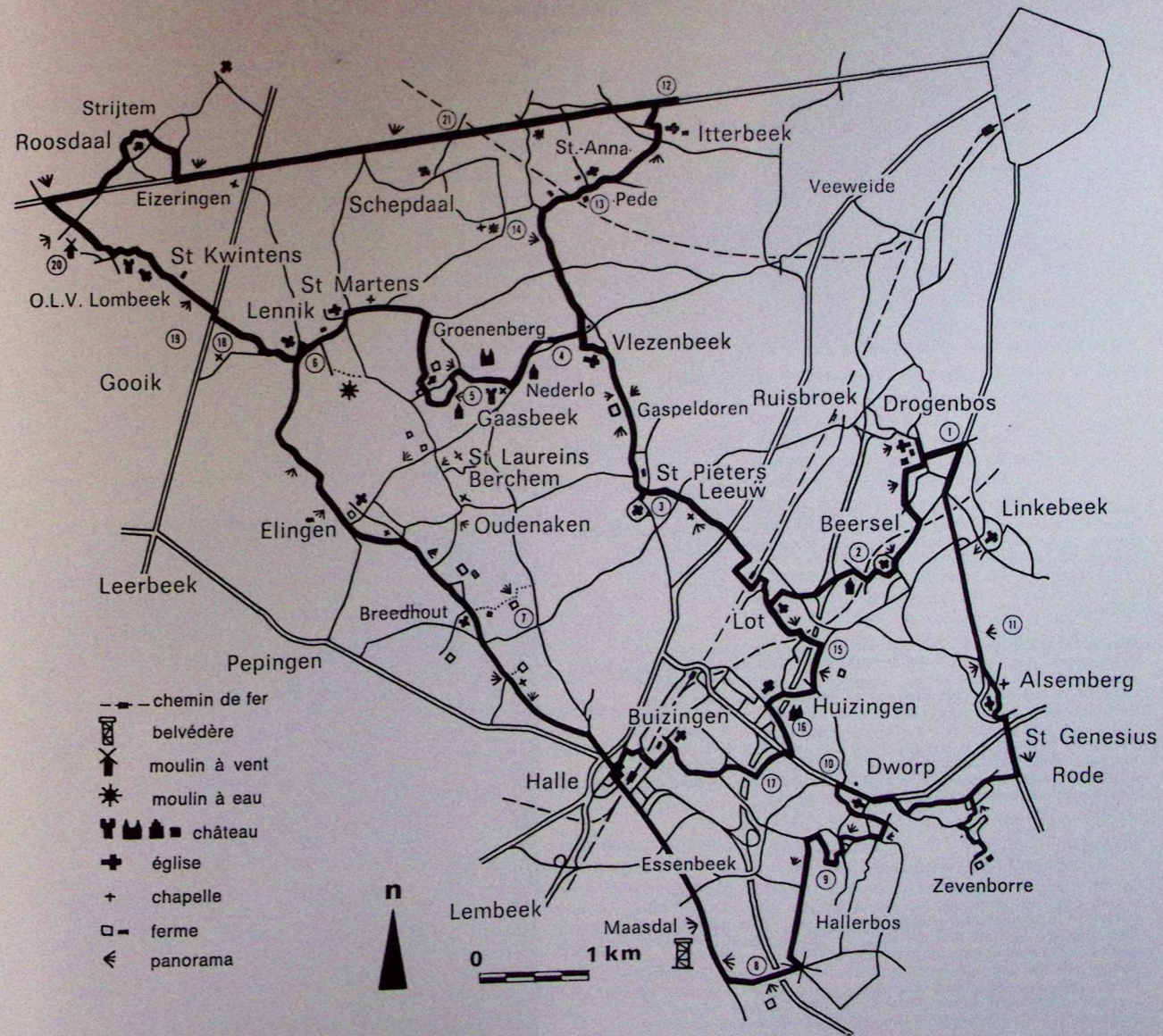


Pede-Sainte-Gertrude (Schepdaal): le romantique étang du moulin.

LEGENDE

1. Point de départ: Drogenbos
2. Château féodal de Beersel
3. Château Coloma
4. Domaine d'Inkendaal
5. Domaine de Gaasbeek
6. Château de Lennik-Saint-Quentin
7. Ferme de Wedam
8. Sequoias dans le bois de Hal
9. Vroenenbos
10. Gravenhof à Tournepe (Dworp)

11. Kleetbos
12. Point de départ: Dilbeek
13. Petit manoir à Pede-Sainte-Anne (Iterbeek)
14. Pede-Sainte-Gertrude (Schepdaal)
15. Pont de l'autoroute à Kesterbeek
16. Domaine provincial à Huizingen
17. Kesterbeekbos et Krabbos
18. Chapelle de Saffelberg
19. Château à Oplombeek
20. Moulin à vent de Lombeek-Notre-Dame
21. Musée du Tram à Schepdaal.





Eglise de Lombeek-Notre-Dame: Saint Jacques le Majeur (± 1550).

un chevalier flamand, en remerciement pour avoir échappé de la bataille de « Ten Nelleken », hameau de Lennik. Ceci advint en 1333, alors que le duc de Brabant, Jean III, avait mis en déroute le comte de Flandre, Louis de Nevers. Près de cette chapelle on remarque aussi un petit oratoire rustique, en pierre de taille, qui rappellerait l'issue tragique d'une rixe entre fils ivres de paysans de Gookik et de Lennik, au retour d'une kermesse, au temps jadis.

LOMBEEK-NOTRE-DAME

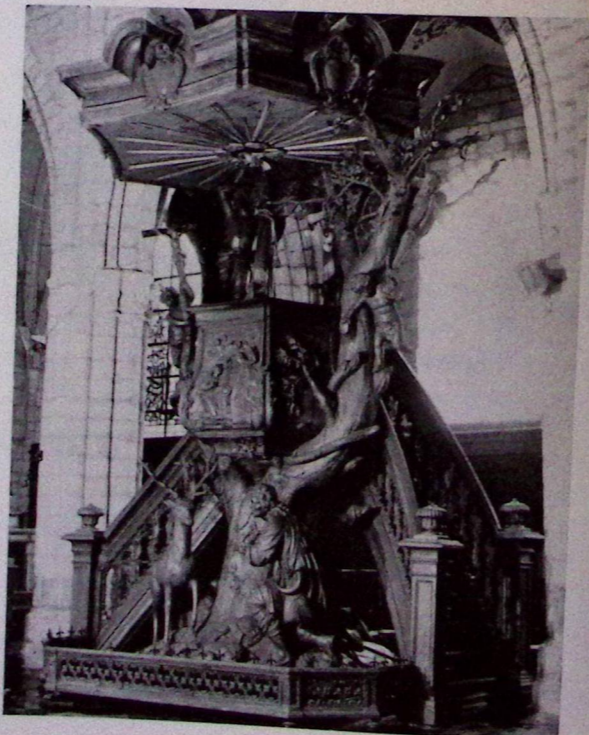
A gauche, en bas, nous remarquons le *château de Saffelberg* au lieu-dit Oplombeek, dont la tourelle-lanterne domine le parc. Plus loin, à droite, un sculpteur a aménagé une ferme où il expose ses œuvres monumentales.

Dans le fond, devant nous, nous apercevons l'église *Notre-Dame*, en gothique primaire. Le chœur en est la partie la plus ancienne et date des environs de 1265. Il abrite le chef-d'œuvre de la sculpture bruxelloise sur bois, de la fin du gothique, le grand retable, en chêne, de *Notre-Dame*, de 1512-1516. Il représente, en 9 compartiments, des scènes de la vie de la Vierge.

La nef principale est l'une des premières constructions du style ogival secondaire dans nos régions et se distingue clairement du chœur par ses proportions élancées et la lumière qui y pénètre abondamment. Parmi le mobilier, citons aussi les orgues du facteur Jean-Baptiste-Barnabé Goynaut (XVIII^e siècle), qui se font notamment entendre durant de réputés récitals annuels.

Le porche nord, récemment restauré, se trouvant vis-à-vis de l'ancienne auberge du XVII^e siècle, « De Kroon », est un spécimen remarquable en gothique brabançon, comparable à celui de Hal. Surtout les niches profondes et les rinceaux valent la peine d'être mentionnés. Le *château de Rokkenborg* est néo-gothique mais s'entoure d'un magnifique parc, avec, le long de la route, quelques vestiges du XVI^e siècle. Ici la route bifurque, à droite, vers Pamel. Une promenade, tout droit, nous conduit à un *moulin à vent*, très bien restauré, qui, en 1745, fut le témoin des exploits tragiques de la bande de Jan de Lichte. Ce moulin n'est éloigné que de quelques centaines de mètres de la route principale que nous continuons à suivre jusqu'à ce que nous atteignons la chaussée

Eglise de Lombeek-Notre-Dame: chaire de vérité attribuée à Laurent Delvaux et J. De Coninck.



Ninove-Bruxelles. Au côté opposé de cette artère nous remarquons la flèche élancée du clocher de *Pamel* et le hameau de *Ledeberg*, perché sur une colline isolée parmi les houblonnières qui indiquent que nous ne sommes plus éloignés du pays d'Asse.

STRIJTEM

Avec Pamel et Lombeek-Notre-Dame, Strijtem forme la nouvelle commune de Roosdaal. Pour atteindre Strijtem nous emprunterons, à droite, la chaussée, et bifurquerons ensuite à gauche. Au centre du village, on distingue le château, assez remanié, de Strijtem, mais c'est l'église *Saint-Martin* (1751) qui retient notre attention. En effet, en 1895, le curé Paul Cuyllits y fit peindre de remarquables fresques et placer des vitraux non moins originaux, qui, d'une manière bien vivante et avec des personnages contemporains, évoquent la doctrine et les mystères de la religion. Il couronna son œuvre en faisant placer, au jubé, un squelette, grandeur nature, sonnante les heures.

SCHEPDAAL

De retour sur la chaussée, en direction de Bruxelles, nous avons à gauche une vue d'ensemble sur Borchtlombeek, en direction d'Asse, au-delà de la chaussée romaine de Bavai à Asse. Après le hameau de Godveerdegem, on jouit d'un panorama de Bodegem-Saint-Martin avant d'atteindre Schepdaal, avec son musée du tram, au centre du village. Ce musée fut érigé en 1962 dans un dépôt de trams vicinaux et nous montre l'évolution du tram depuis la traction chevaline jusqu'au tram à vapeur et à traction diesel et électrique, avec quelques voitures spéciales, comme par exemple le « tram royal », d'un luxe particulier, depuis longtemps oublié.

En suivant toujours la chaussée en direction d'Itterbeek, notre point de départ, nous arrivons à la brasserie « de Spanuit » où sur le faite du toit, le V.T.B. a installé un belvédère. Mais il est regrettable que pour l'instant sa plate-forme se trouve dans un état assez délabré. D'ici nous pouvons d'un seul coup d'œil prendre congé du paysage à travers lequel ce circuit nous a conduit.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

La cotisation 1972 est maintenue à 200 F

Dans notre précédente édition (Brabant no 5/1971) nous avons eu le plaisir de porter à la connaissance de nos membres que le montant de leur cotisation pour 1972 était maintenu à 200 fr. (TVA comprise) et cela en dépit de charges toujours plus lourdes résultant notamment de l'augmentation des frais d'impression de notre revue.

En conséquence, nous prions instamment nos affiliés qui n'auraient pas encore renouvelé leur cotisation de verser, sans tarder et si possible avant le 10 janvier 1972, la somme de 200 fr. au C.C.P. 3857.76 de la Fédération Touristique de la Province de Brabant. Ils éviteront de la sorte le désagrément d'un retard dans la livraison de notre périodique.

Nous profitons de l'occasion pour rappeler à nos membres qu'ils peuvent, comme par le passé, souscrire un abonnement combiné, formule avantageuse leur assurant le service simultané des éditions française et néerlandaise de notre revue. A cet effet, ils sont invités à verser la somme de 320 fr (TVA comprise) à notre C.C.P. 3857.76.

Initiation des enfants à la peinture

Nous avons le plaisir de porter à la connaissance de nos membres que le Service éducatif des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique va organiser, dans le courant du premier trimestre 1972, huit séances d'initiation à la peinture à l'intention des enfants de 6 à 8 ans et de 8 à 10 ans.

Ces séances auront lieu le samedi après-midi, de 15 h à 16 h 30, au Musée d'Art Ancien, rue de la Régence 3, 1000 Bruxelles,

les 15 janvier, 22 janvier, 29 janvier; les 5 février, 19 février, 26 février, ainsi que les 4 mars et 11 mars 1972.

Elles auront pour thème la découverte de l'art ancien et de l'art moderne à travers les collections des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique. Elles comprendront une approche de l'œuvre d'art suivie d'une prise de conscience des œuvres par l'activité créatrice personnelle de l'enfant.

Conditions

Abonnement aux 8 séances: 100 F à verser au C.C.P. 7542.96 du Patrimoine des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, Compte B, rue du Musée 9, 1000 Bruxelles, avec la mention « Visites Enfants 1972 ».

Le nombre des participants est limité à 80.

Un ordre de priorité sera donné aux enfants n'ayant pas encore participé aux activités éducatives des Musées royaux des Beaux-Arts.

A la Chapelle de Boondael: un cycle de conférences consacrées aux « Visages de l'Orient »

Au cours du 1^{er} trimestre 1972, Hélène et Pierre Willemart présenteront dans le cadre exquis du Centre Culturel « Chapelle de Boondael » à Ixelles un cycle de six conférences consacrées aux « Visages de l'Orient ».

Chaque conférence, illustrée par la projection de diapositives en couleurs, sera suivie d'un cocktail.

Le 20 janvier 1972 à 20 heures: *Il y a 900 ans... les Turcs*, par Hélène Willemart.

La séance, rehaussée par la présence de S.E. Monsieur F. Berkol, ambassadeur de Turquie, est placée sous le patronage de l'Association culturelle belgo-turque.

Le 27 janvier 1972 à 20 heures: *Magie de l'Inde amoureuse*, par Pierre Willemart.

Le 3 février 1972 à 20 heures: *Yougoslavie: Orient ou Occident?* par Hélène Willemart.

La séance sera rehaussée par la présence de Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur de la R.P.F. de Yougoslavie et le peintre belge Edouard De Wit exposera les toiles qu'il a réalisées en Yougoslavie.

Le 10 février 1972 à 20 heures: *« L'Egypte est un don du Nil »* (Hérodote) par Pierre Willemart

La séance sera rehaussée par la présence de Son Excellence Monsieur F. Hussein, Ambassadeur d'Egypte, et le peintre égyptien Edouard Rizkalla exposera ses œuvres.

Le 24 février 1972 à 20 heures: *« Le Liban, visage moderne de la Phénicie »*, par Hélène Willemart

La séance sera rehaussée par la présence de Son Excellence Monsieur K. Labaki, ambassadeur du Liban.

Le 2 mars 1972 à 20 heures: *« En Syrie, sur les pas des Croisés »*, par P. Willemart

La séance sera rehaussée par la présence de Son Excellence Monsieur A. Daoudy, Ambassadeur de Syrie.

Prix des places: abonnement membres et étudiants: 250 F.

par séance membres et étudiants: 50 F. abonnement: 350 F. par séance: 70 F.

Renseignements et Location: Centre d'Information, 12, rue de la Colline, 1000 Bruxelles. Tél.: 11.88.88.

Ou par versement au C.C.P. 8255.09 du Centre Culturel de Boondael.

La femme et les métiers d'art

La Commission « La femme et les métiers d'art » relevant du Ministère des Classes Moyennes ouvre une douzième compétition nationale 1971-1972 accessible à toute femme de nationalité belge, âgée de 17 ans au moins au 31 décembre 1971.

Les thèmes proposés aux artistes sont:

- I. L'art du bijou.
- II. L'art du métal.
- III. La photographie d'art.

1. L'art du bijou

création de bijoux, le terme étant pris dans le sens le plus large, toutes matières, précieuses ou autres, pouvant intervenir dans la conception de l'objet.

2. L'art du métal

application dans la décoration d'intérieur, l'objet se présentant dans l'espace ou sous forme de composition murale.

3. La photographie d'art

recherche décorative destinée à l'ornementation. Les œuvres auront une dimension minimum de 45 cm au moins pour un des côtés, elles seront présentées sur fond rigide et pourvues d'un système d'attache.

Des prix d'un montant global de 50.000 francs récompenseront les meilleures créations.

L'examen des projets et l'exposition des œuvres primées et sélectionnées se feront au courant de la première quinzaine de mars 1972 dans les locaux des Musées Royaux d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire à Bruxelles.

Un règlement détaillé sera envoyé sur demande adressée à la secrétaire de la Commission: Mlle S. Boudringhien, 9, rue du Bauloy, 1340 Ottignies. Tél.: 010/61985.

Installation du Conseil Supérieur du Tourisme Social

Dans les annales relatant les diverses étapes qui ont conduit le tourisme à cette place de choix, à cette position de pointe qu'il est en train de se forger au sein de notre société contemporaine où il a contribué et contribue toujours largement à donner à notre civilisation dite des loisirs sa véritable dimension humaine, il conviendra de marquer d'une croix blanche le 14 octobre 1971. C'est en effet à cette date qu'en présence de nombreuses personnalités, M. Bertrand, ministre des Communications, a installé officiellement le nouveau Conseil Supérieur du Tourisme Social.

Haute instance consultative, ce Conseil, dont la présidence a été confiée à M. Hervé Brouhon et la vice-présidence à MM. Marcel Vandewiele et Georges Debunne, vient réellement à son heure. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer le montant des versements effectués par l'Office National des vacances annuelles en 1951 avec celui de 1970. Alors qu'en 1951, ledit Office avait payé pour 2 milliards 407 millions de francs de pécules de vacances à 1.864.000 bénéficiaires, ce chiffre était passé, en 1970, à 18 milliards 59 millions de francs au bénéfice cette fois de 2.115.000 personnes.

Quelles sont les armes dont dispose le nouveau Conseil face à ce « pouvoir d'achat » du vacancier, pouvoir qui a quintuplé en moins de vingt ans, face aussi à l'élargissement du temps de vacances et aux besoins de plus en plus diversifiés du public concerné? Tout d'abord, le Conseil Supérieur du Tourisme Social disposera dorénavant d'un secrétariat spécial, qui sera chargé de tous les travaux matériels: rédaction des rapports, des convocations, etc... tant pour le Conseil proprement dit que pour les commissions techniques qui seront créées en son sein. En outre le Conseil sera appelé à donner son avis sur la politique générale

de financement de l'investissement, sur le programme de répartition des crédits de subvention destinés au tourisme social et, enfin, sur les demandes en reconnaissance comme association de tourisme social. Ces divers avis s'appuieront sur les travaux de quatre commissions techniques: la première s'intéressant plus spécialement à la jeunesse, la deuxième étant chargée d'examiner tous les aspects de l'animation culturelle dans les établissements de tourisme social, la troisième devant s'occuper des problèmes relatifs aux travaux d'infrastructure et à leur financement, la quatrième, enfin, ayant pour tâche de se pencher plus spécialement sur le problème de l'étalement des vacances.

A la suite de M. Bertrand, nous formons le vœu que cette installation du Conseil Supérieur du Tourisme Social marquera le point de départ d'une nouvelle politique de promotion du tourisme social.

Musées Communaux de Bruxelles: Heures de visite et Prix d'entrée

A. Musée Communal de Bruxelles: Maison du Roi, Grand-Place.

Le Musée est ouvert du lundi au vendredi:

du 1er avril au 30 septembre de 10 h à 12 h et de 13 h à 17 h;

du 1er octobre au 31 mars de 10 h à 12 h et de 13 h à 16 h.

Les samedis, dimanches et jours fériés de 10 h à 12 h.

Le Musée est fermé les 1er janvier, 1er mai, 1 et 11 novembre, 25 décembre.

Le droit de visite est fixé à: 10 frs pour les adultes, 5 frs pour les visiteurs de 6 à 15 ans, gratuit pour les enfants de moins de 6 ans.

Les groupements de plus de 12 personnes bénéficient de 50% de réduction (après demande écrite adressée au Conservateur du Musée, Maison du

Expositions consacrées aux acquisitions récentes des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique

Roi, 1, rue du Poivre, 1000 Bruxelles, 10 jours d'avance).
Entrée libre les dimanches. En outre, la gratuité est accordée aux élèves des écoles accompagnés de leur professeur.

Des visites guidées, par guides scientifiques sont organisées pour les écoles et les groupements (après demande écrite adressée au Conservateur du Musée, Maison du Roi, 1, rue du Poivre, 1000 Bruxelles, 10 jours d'avance).

B. Musée Schott: 27, rue du Chêne, 1000 Bruxelles.

Le Musée est ouvert au public les mardis et jeudis (sauf jours fériés) de 14 h à 17 h.

Prix d'entrée: 10 frs par personne. Réduction dans les mêmes conditions que pour la visite du Musée Communal.

Senne, Sennette, Samme ou la Légitime Insistance

Tel est le titre du dernier ouvrage de feu Georges Dopagne, Président de l'Association des Ecrivains Belges, publié récemment par la Fédération du Tourisme de la Province du Hainaut.

« Senne, Sennette, Samme » telle est l'appellation donnée depuis presque vingt ans à l'une des plus attractives régions touristiques, à savoir la région de Soignies, d'Enghien, de Nivelles, de Feluy, de Ronquières, des Ecaussinnes, etc.

L'ouvrage très documenté dont il est question comprend 72 pages au format 20 x 20 cm et est illustré au moyen de 53 beaux clichés.

Ce volume qui constitue une documentation précieuse pour les touristes peut être obtenu moyennant le versement préalable d'une somme de 99 F au C.C.P. 3686.58 de Hainaut-Tourisme à Mons.

Sous le titre « Acquisitions récentes du département d'Art Moderne » les Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique présentent actuellement un choix d'œuvres d'artistes belges des XIXe et XXe siècles, tant en peinture qu'en sculpture et en dessin, entrées dans les collections modernes des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique entre 1967 et 1971.

En parcourant les salles du local provisoire du Musée d'Art Moderne (1, place Royale) et aussi le hall de sculptures modernes situé dans le Musée d'Art Ancien (3, rue de la Régence), le visiteur peut suivre l'évolution de notre art national depuis le Classicisme, avec Navez, jusqu'à l'art actuel. Aux détours des cimaises, on découvre le Symbolisme à travers les œuvres de Jean Delville, William Degouve de Nuncques, Emile Fabry ou Constant Montald. Les images insolites de Léon Spilliaert mènent vers le Surréalisme qui est défendu par René Magritte, E.L.T. Mesens, Marcel Marien, Armand Simon, ou encore vers d'autres artistes, hantés eux aussi par le rêve, Jacques Matton, Jacques Lacomblez, Jacques Zimmermann. Signalons aussi un très bel ensemble d'œuvres de Schmalzigaug, Joostens, Van Dooren et Flouquet qui illustrent le Futurisme et les débuts de l'abstraction.

Les tendances contemporaines sont représentées par les peintures de Jef Verheyen, Pierre Alechinsky, André Beullens, Albert Debois; les sculptures de Pol Bury, Roel D'Haese, Jacques Moeschal ou Emile Souply, les dessins de Michaux ou Christian Dotremont. Rappelons que grâce à cette exposition, le public aura entre autres la possibilité de confronter les deux acquisitions les plus significatives du département d'Art Moderne: *La fille qui remaille* d'Henry Van De Velde, œuvre datée de 1890 et *La Couturière* de Prosper De Troyer, datant de 1920 et illustrant le mouvement futuriste chez nous. L'exposition est ouverte jusqu'au 13 février 1972 tous les jours, à l'exception du lundi, de 10 h à 12 h 30 et de 13 h 30 à 17 h pour le local provisoire du Musée d'Art Moderne, 1, place Royale et de 10 h à 17 h pour le hall de sculptures modernes du Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence. Entrée gratuite. Catalogue: 40 F.

D'autre part, faisant suite à l'exposition « De Rembrandt à Van Gogh », qui connut un très grand succès, les Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique présentent actuellement une exposition consacrée aux acquisitions récentes du département d'Art Ancien. Une vingtaine d'œuvres d'art — peintures, dessins et sculptures du XVe au XVIIIe siècle — y sont révélées au public.

Cette manifestation se présente d'une part comme un témoignage de l'enrichissement de nos musées et met d'autre part en évidence le travail scientifique qui y est effectué, puisque le catalogue contient une étude approfondie de chaque œuvre.

Parmi les tableaux on relève un intéressant panneau du Maître de l'armoire de sacristie de Kaufbeuren (actif vers 1472-1490), *Les Tribulations de saint Antoine*; deux œuvres importantes d'Ambroise Benson: *Saint Jérôme* et un *Calvaire*; un *Christ soutenu par des anges* par un Maître anonyme des Pays-Bas méridionaux de la fin du XVe début XVIe siècle; un tableau caractéristique de Jan Fyt, offert par le Comte Boël et d'autres de Frans Francken, Pieter Stevens, Jan Verkolje et Abraham Hondius.

Des dessins de Jan Both et de Sébastien Vrancx ainsi que des sculptures en bois et en terre-cuite de quelques maîtres anonymes compléteront cet ensemble.

L'exposition est ouverte jusqu'au 13 février 1972, tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 h.

S.I.R. magazine S.I.R.

Régionale du Sud-Ouest du Brabant

Bilan de l'Opération Châteaux à Gaasbeek: plus de cent mille visiteurs

Lancée conjointement par le Commissariat Général au Tourisme et l'Association Royale des Demeures Historiques de Belgique et appuyée énergiquement à l'échelle brabançonne par notre Fédération touristique, l'Opération Châteaux 1971 touche à son terme. Bien que les résultats que nous avons pu recueillir à ce jour soient encore incomplets, il est d'ores et déjà établi que cette campagne se soldera, du moins en Brabant, par un bilan nettement positif. C'est ainsi que le château de Bois-Seigneur-Isaac, qui a ouvert ses portes trois dimanches, cette année, a accueilli 4.141 visiteurs contre 1.516, en 1970 pour deux dimanches d'ouverture. A Grand-Bigard, le total des entrées est passé de 4.165 en 1970 à 12.023 en 1971, soit approximativement trois fois plus. D'autre part, 12.912 touristes ont parcouru salons et jardin du château de Rixensart en 1971 contre 4.773 en 1970. Ici aussi les chiffres ont presque triplé. Le château fort de Beersel où, il y a dix ans à peine, le nombre de visiteurs tournait encore autour de 20.000, a enregistré 58.300 entrées au cours des dix premiers mois de 1971 pour 45.100 visiteurs durant la période correspondante de 1970, soit une augmentation de l'ordre de 30 %.

Le château-musée de Gaasbeek, enfin, a franchi pour la première fois depuis que ses portes sont ouvertes au grand public le cap des cent mille visiteurs. Il a en effet accueilli en 1971 très exactement 104.562 touristes et amateurs d'art, soit 23.460 de plus qu'en 1970. Ce dernier résultat confirme le succès incontestable remporté par l'Opération Châteaux en Brabant, mais récompense aussi les efforts inlassables consentis depuis plusieurs années déjà par l'actuel conservateur le Dr Gaston Renson en vue d'entretenir dans son château-musée une animation culturelle quasi permanente qui constitue, à coup sûr, une attraction supplémentaire offerte aux visiteurs en même temps qu'une invitation au château à l'adresse des touristes indécis. Cette politique s'est avérée résolument payante, puisque, depuis son application au seuil de 1964 (total des entrées à Gaasbeek en 1963: 51.298), le nombre de visiteurs a plus que doublé. Au cours de cette année 1971, plus spécialement axée sur nos châteaux et demeures historiques, divers concerts et conférences sont venus encadrer, à Gaasbeek, un éventail très varié d'expositions thématiques avec, en exergue, la grande exposition organisée par le Cercle Culturel Masius de Lenik-Saint-Quentin et le Domaine de l'Etat, sur le thème « Monuments et Sites dans le Pajottenland » et qui a attiré, lors de son organisation, en juillet dernier, plus de 12.000 visiteurs.

Gageons que l'an de grâce 1972, placé lui aussi sous le signe des châteaux, verra doubler l'intérêt du public pour nos prestigieuses demeures historiques.

Syndicats d'Initiative de la Région de Nivelles

Réunion des délégués à Ittre

L'A.S.I.R.E.N., autrement dit l'Association des Syndicats d'Initiative de la Région de Nivelles, constituée sous forme d'A.S.B.L., groupe présentement les localités de Braine-l'Alleud, Braine-le-Château, Haut-Ittre, Ittre, Nivelles, Quenast, Rebecq-Rognon, Ronquières, Saintes, Tubize, Villers-la-Ville, Clabecq, Virginal et Waterloo.

Depuis sa constitution, somme toute récente, diverses réalisations sont déjà à verser au crédit de la Régionale de Nivelles, notamment l'étude et le tracé d'un itinéraire englobant les curiosités majeures de la contrée en question, l'édition d'un dépliant régional, appuyé d'un encart explicatif, l'organisation de visites guidées, une participation très remarquée au Salon des Vacances 1971, des échanges fructueux avec les autres S.I.R., et présentement la préparation du balisage du circuit touristique décrit dans le dépliant susvisé.

Le Conseil d'administration et les délégués des syndicats associés de la région nivelloise se sont réunis récemment à la Maison communale d'Ittre, cette ravissante localité considérée à juste titre comme l'un des plus purs fleurons du Roman Pays de Brabant. Accueillis avec l'aménité qu'on lui connaît par M. Carlier, bourgmestre d'Ittre, qu'accompagnaient deux échevins de la commune, les participants auxquels s'était joint M. Maurice-Alfred Duwaerts, secrétaire permanent de notre Fédération, prêtèrent un vif intérêt à l'exposé de M. Marcel Brabant, président de l'A.S.I.R.E.N., qui insista tout particulièrement sur la nécessité d'une bonne organisation de l'appareil touristique dans la région, laquelle, grâce à son prestigieux passé, ses monuments remarquables et ses sites enchanteurs, attire chaque année des dizaines de milliers de touristes tant belges qu'étrangers.

Succédant à M. Brabant qui insista encore sur le franc succès remporté par la journée réservée à la région nivelloise lors du dernier Salon des Vacances, Monsieur Duwaerts mit l'accent sur les progrès réalisés par le tourisme qui devient la troisième industrie du pays et annonça que l'Opération Châteaux, brillamment entamée en 1971, serait poursuivie et même élargie en 1972, tandis que la participation du Brabant au Salon des Vacances 1972 revêtira un éclat sans précédent.

Pour terminer, notre secrétaire permanent se réjouit de l'intérêt de plus en plus marqué que la presse tant quotidienne que périodique porte au tourisme en Brabant, ce qui prouve à suffisance combien se développe cette nouvelle industrie à laquelle les autorités communales se doivent de prêter une meilleure sinon nouvelle attention.



RÉALISEZ VOS RÊVES

grâce à la

LOTTERIE NATIONALE

Lots payés en espèces

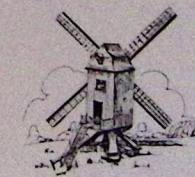
Aucune retenue sur vos gains

Anonymat garanti

Croyez à votre chance
ELLE EST RÉELLE



UN GUIDE PRATIQUE
POUR LES TOURISTES



LES MOULINS DU BRABANT

Tout ce qu'il importe de savoir sur les moulins à vent et à eau de notre province.

Un ouvrage illustré, fort de 328 pages, et enrichi d'une carte-repère, qu'a édité le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant.

Prix: 50 fr. (membres de notre Fédération: 40 fr.).

Commandes à adresser au: Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant,

rue Saint-Jean 4 - 1000 Bruxelles
C.C.P.: 255.94 - Tél.: 02/13.07.50

NOTRE livret de dépôt
VOUS RAPPORTE

4,50% net

VOTRE «INTERET» vous dicte de consulter
BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE

Vieille Halle aux Blés
1000 BRUXELLES
Tél. 11.42.93 (5 L.)



84, Boulevard Tirou
6000 CHARLEROI
Tél. 31.44.45 (3 L.)